Ministère de la Culture

Centre National de Recherches Préhistoriques
Anthropologiques et Historiques

*Travaux du Centre National de Recherches
Préhistoriques, Anthropologiques et historiques*

Nouvelle série

n°11

ACTES DU PREMIER

COLLOQUE DE PRÉHISTOIRE MAGHREBINE

Tamanrasset les 5, 6 et 7 novembre 2007

Tome II

CNRPAH 2011

ISBN : 978-9961-716-40-3
Dépot légal : 968-2011

Sommaire

Tome II

Thème 6 : La Protohistoire. Le mégalithisme, origine(s) et chronologie, coutumes funéraires, relations avec le Néolithique

Strabon, El-Idrissi, la Guerba et un Libyque plus tardif que les Ve/VIe Siècles ?

À la belle mémoire de Jean Spruytte avec lequel nous avions imaginé une expérience de traversée du Sahara en... char attelé à un cheval.

Malika HACHID *

Résumé

L'Auteur présente les résultats de croisements entre des données de l'art rupestre « protohistorique » et historique et celles de sources écrites gréco-latines, arabes et portugaises. L'un d'eux permet de poser la question de savoir si on ne pouvait pas traverser les zones arides en attachant des outres d'eau sous le ventre des chevaux puis des dromadaires. L'attestation d'une telle pratique dans l'art rupestre et les sources écrites a pu garantir aux Sahariens une certaine mobilité, voire des contacts avec les deux rives du Sahara, une réalité qui s'opposerait à la perception d'une civilisation saharienne collapse dès la fin de la préhistoire. De tels croisements permettent aussi d'émettre l'hypothèse selon laquelle l'écriture libyque aurait pu perdurer au-delà des Ve/VIe siècles dans les régions présahariennes occidentales les moins romanisées sachant qu'un alphabet était encore en usage au Sahara occidental au XVe siècle.

Mots-clés *: art rupestre « protohistorique » et historique et sources écrites. Écritures libyques et survivances.*

سترابون، الإدريسي، القربة و أبجدية ليبية متأخرة عن القرنين الخامس والسادس

ملخص

تعرض صاحبة المقال نتائج التقاطعات بين معطيات الفن الصخري التاريخي ومعطيات المصادر المكتوبة (اليونانية-اللاتينية، العربية و البرتغالية). و تسمح هذه التقاطعات بطرح سؤال عما إذا كان الغرب الصحراوي قد تمتع بمناخ أكثر رطوبة من المناخ الحالي أثنا العصور القديمة واقتراح إمكانية الانتقال عبر المناطق الجافة بتثبيت جراب من الماء تحت بطن الفرس ثم الجمل. ومثل هذا الاستعمال كان يضمن للصحرويين نوعا من الحركة بل الدخول في اتصالات مع ضفتي الصحراء، مما قد يعارض فكرة حضارة صحراوية متلاشية منذ أواخر ما قبل التاريخ. بالإضافة إلى أن الفن الصخري التاريخي يتيح وضع فرضية إمكانية استمرار الكتابة الليبية إلى ما بعد القرنين الخامس و السادس شمال الصحراء. و انطلاقا من مبدأ تعمير ما قبل التوارق الهوارة و الصنهاجة الوافدة من شمال شرق بلاد البربر للصحراء الوسطى منذ القرون الأولى من العصر «الوسيط»، تضع صاحبة المقال فرضية تفعيل خطي للأبجدية الليبية يكون قد ساهم في استبقائها ببلاد

*Centre National de Recherches Préhistoriques, Historiques et Anthropologiques.
3, rue F.D. Roosevelt 16000-Alger, Algérie.*

التوارق. وأخيرا، وبما أنها دافعت عن طبقة قديمة من الكتابة البربرية التي تطلق عليها الليبية، كما هو الحال بالشمال، فهي تستخلص من هذا كله إمكانية تطور الأبجدية الليبية الصحراوية إلى حروف التيفيناغ القديمة ثم الحديثة.

الكلمات الدالة: فن صخري لفجر التاريخ وتاريخي ومعطيات المصادر المكتوبة، الأبجدية الليبية و استمرارية.

Strabon, El-Idrissi, la Guerba and Libyc scripts later than the Fifth / Sixth Centuries?

Abstract

The author presents the crossing results between the data of the "protohistorical" and historical rupestral art and those of the written sources (Greco-latin, Arabic and Portuguese). One of these intersections allow to ask the question if people was not enable to cross the dries zones by fastening bellybands goatskins of water to their horses, and then, their camels, a use which insure to the Saharians certain mobility, moreover, the contacts between the two saharians banks, a reality which faced to the perception of a collapse Saharan Civilisation since the end of the prehistory. These crossings facts allows also the introduction of the hypothesis according to the Libyc script which could long beyond the Vth/ VIth centuries in the west pre-saharan regions, far from the Romain Civilisation, as we knonw that the script was still present in the occidental Sahara in the XVth century.

Keywords: *"protohistorical" and historical rupestral art and writing sources, Libyc scripts and survivals.*

1. A l'interface des disciplines : l'art rupestre "protohistorique" et historique

L'art rupestre "protohistorique"[1] et historique s'étend aux périodes caballine et cameline. Loin de constituer une sorte de "fourre-tout" dit "libyco-berbère", où les premiers préhistoriens mettaient ce qui dans l'art rupestre leur paraissait récent et négligeable, il est un témoin incontournable de l'Histoire, et, vient mettre en valeur des périodes complètement négligées jusque-là, notamment la période dite "médiévale". La période caballine inaugure la figuration du char, du cheval et des armes métalliques, après 1300/1200 ans avant J.-C. ; cette date correspond à l'une des attaques des Libyens Orientaux contre les Egyptiens, des Libyens aux traits culturels comparables aux Libyens peints sur les rochers du Sahara central (Hachid, 2000). Elle est, donc, dans sa majeure partie, "protohistorique", et s'inscrit dans l'Âge du Cuivre et du Bronze dans sa partie haute. Selon le concept occidental et la terminologie qui en découle, l'Histoire débute avec l'Antiquité classique, au Ve siècle avant J.-C. En Numidie, l'apparition du dromadaire inaugure la période cameline de l'art rupestre, vers le 1er siècle avant J.-C. (bataille de Thapsus), alors qu'au Sahara central, celle-débute vers les IIIe/IVe siècles (tighremt d'Abalessa, Hachid, 2006). Elle traverse ensuite une période séculaire "médiévale"[1] avec, par exemple, les premières représentations de mosquées et de personnages en prière, et des tifinaghs qui mentionnent des noms arabes ; un sujet intéressant de cette période est, semble-t-il, la figuration de personnages qui pourraient être des groupes berbères exilés au Sahara central et méridional (voir ci-dessous). Pour la partie "médiévale" finissante de cet art rupestre où on a placé maintes images dites "libyco-berbères", une appellation mal définie, certains précurseurs ont parfois parlé de période "arabo-berbère". Cet art se continue jusqu'aux temps subactuels avec des images de caravanes de chameaux portant des palanquins. S'agissant

1 - Dans notre ouvrage sur les Premiers Berbères (2000), nous avons déjà discuté de la légitimité de ce terme que nous n'utilisons qu'en y mettant des guillemets, à l'instar de celui de "médiéval", autre appellation remise en question par les historiens africains, quand il est appliqué à l'Afrique.

de la Libye des Anciens, si on se réfère à une définition occidentale classique, les Libyens entreraient en "protohistoire" grâce aux premiers témoignages écrits que d'autres peuples ont faits d'eux. La littérature majoritairement occidentale, et, dans la foulée, celle, plus jeune et maghrébine, conservent une forte tendance à ne prendre en considération que les écrits qui émanent des Grecs, notamment celui de l'incontournable Hérodote (Ve siècle avant J.-C.). Pourtant, les "chroniques" égyptiennes (terme encore une fois occidental) offrent autant d'éléments d'informations que les « témoignages » gréco-latins (terminologie tout aussi occidentale). Déjà, elles sont plus anciennes de quelques bons millénaires. Ensuite, non seulement elles sont riches en détail (comme on peut le constater en lisant les récits des batailles), mais on sait, en plus, qu'à la différence des gréco-latins, les Égyptiens étaient en contact direct avec les Libyens Orientaux dans le Delta et sur les rives occidentales du Nil. Les Égyptiens nous ont également laissé de précieux documents iconographiques où les Libyens Orientaux sont représentés dans les moindres détails, des détails identiques à ceux des Libyens figurés sur les parois du Sahara central que nous avons appelés "sahariens" pour rester dans la ligne des Libyens Orientaux et Occidentaux (Hachid, 2000). Il est difficile d'accepter que les documents égyptiens soient assimilés à des "chroniques" quand les témoignages gréco-latins sont considérés comme des "écrits", car cela sous-tend que la première source est de qualité inférieure à la seconde ; bien des récits des auteurs gréco-latins ne sont aussi que des chroniques et Hérodote lui-même est allé puiser ses informations aux prêtres égyptiens. La période caballine du char et du cheval a bénéficié d'un bien plus grand intérêt que les phases suivantes, notamment la période cameline qui n'a, le plus souvent, attiré l'attention des chercheurs qu'en raison du problème de la date de l'introduction du dromadaire en Afrique du Nord.

L'intérêt de cet art "protohistorique" et historique réside d'abord dans le fait qu'il se trouve à l'interface de plusieurs disciplines (archéologie, "protohistoire", histoire antique, histoire "médiévale" jusqu'aux temps subactuels, tradition ou histoire orales). Ensuite, il est important en raison de l'éclairage qu'il apporte sur les ancêtres directs des peuplements actuels : au sortir de la préhistoire, il constitue assurément l'une des sources de l'histoire des Berbères et des Noirs d'Afrique du Nord et du Sahara, la seule dont on peut disposer pour nombre de régions du Sahara qui ne bénéficient d'aucune recherche archéologique. Nous avons attiré l'attention sur sa phase historique qui pourrait documenter l'arrivée des pré-Touaregs Sanhadja, Huwwara et autres au Sahara central et au Sahel (Hachid, 2006, 2007a, 2007b). À la différence de l'art rupestre préhistorique, il a l'avantage d'être, plus souvent qu'on ne le pense, recoupé et conforté par les sources écrites, textes égyptiens, gréco-latins, arabes et portugais, et, subsidiairement, les relations des premiers explorateurs européens des XVIIIe et XIXe siècles. On trouve la plus ancienne mention du voile de tête (même si celui-ci n'est peut-être pas véritablement la taguelmoust actuelle) et du poignard pendant-de bras dans les textes byzantins qui permettent ainsi de dater les peintures et gravures des personnages et guerriers qui en sont munis. C'est aussi grâce à la dernière mention des chars chez les Latins que nous pouvons dater leur disparition des parois.

2. La traversée des déserts avec des outres attachées sous le ventre du cheval et du dromadaire : un exemple de croisement entre textes et art rupestre

Dans sa Géographie, Strabon (1er siècle avant J.-C.-1er siècle AD) écrit : "Les Pharusiens se rencontrent avec les Maures à travers le désert, bien que rarement, en attachant des outres d'eau sous le ventre de leurs chevaux". Si les Maures qui évoluent en Maurétanie romano-africaine et les Pharusiens, dans les territoires plus désertiques situés à son sud, n'ont pas des échanges réguliers, c'est que ces derniers devaient, pour ce faire, traverser des zones arides où il était nécessaire, sinon vital, de prévoir des réserves d'eau. Si Maures et Pharusiens, qui n'étaient pas ennemis, accomplissaient parfois de tels voyages, c'était assurément pour se procurer des biens et marchandises nécessaires aux uns et aux autres ; à l'occasion de ce troc, on échangeait des nouvelles sur l'état du monde : les Pharusiens, peuples sahariens, étaient curieux des dernières nouvelles de l'Afrique romaine et les Maures de ce qui pouvait bien se

passer dans les déserts, voir au nord du Sahel, alias l'Ethiopie des Anciens. Chez ces derniers, la notion de "désert" est assez relative et recouvre des paysages diversifiés puisqu'elle s'applique aussi bien à des zones géographiques sèches succédant à peine à la côte méditerranéenne, par exemple l'arrière-pays des Syrtes, qu'à des régions plus méridionales et présahariennes, dans le sens où on l'entend aujourd'hui, comme celle des pays des Gétules, par exemple ; d'autres fois, le terme desertum désignait l'enfer des terres torrides de l'Éthiopie. D'après les textes anciens et leur interprétation par les antiquisants, le territoire des Pharusiens se situait à la latitude de l'Oued Drâa environ (Maroc actuel) ; celui des Maures s'arrêtait au sud à celle du Moyen Atlas (Pline l'Ancien, Strabon, Ptolémée). Selon ces données géographiques, le désert dont parle Strabon devait donc correspondre à des zones pré-sahariennes semi-arides parsemées d'une maigre végétation (Desanges, 1989, 2001). Le climat qui régnait là au cours de l'Antiquité devait être proche de l'actuel, ou un peu plus humide si on en croit les descriptions de la faune par Pline l'Ancien (1er siècle avant J.-C.) ; sachant qu'à cette latitude, les points d'eau ne pouvaient être complètement absents, pourquoi Strabon évoque-t-il la nécessité pour les Pharusiens de transporter des réserves de ce précieux liquide ? Au sud de l'Afrique romaine, les connaissances des Anciens étaient limitées et leur localisation géographique des peuples autochtones approximative. Strabon écrit que les deux peuples se retrouvaient en des lieux désertiques. Les Maures qui venaient du nord n'avaient pas besoin de réserves d'eau jusqu'aux lieux de la rencontre. Les Pharusiens qui, eux, venaient du sud, un sud dont on ignore la localisation géographique exacte, accomplissaient un voyage rendant indispensable ces mêmes réserves ; on sait qu'en milieu aride, les chevaux ont besoin de boire tous les jours et tous les trois jours quand ils sont dressés pour cela ; quant aux hommes, leurs besoins en la matière étaient encore plus importants. C'est donc avant les lieux convenus pour la rencontre qu'il y avait danger possible pour les Pharusiens s'ils ne prévoyaient pas des réserves d'eau ; par conséquent, ils ne pouvaient pas être originaires d'une région se situant à la latitude de l'Oued Drâa, une région semi-désertique mais pourvue d'oasis et de points d'eau, et, surtout où coulait l'Oued Drâa lui-même dont on sait que les rives étaient encore assez vertes et giboyeuses dans l'Antiquité, au point que l'on pense que le crocodile que Juba II se procura a pu être capturé dans ses marécages. Les Pharusiens prenaient leur départ d'une zone plus méridionale que celle de l'Oued Drâa, probablement et au moins, le nord du Sahara occidental ; ils pouvaient compter sur quelques points d'eau connus mais peu nombreux, et/ou très distanciés, pour renouveler régulièrement leurs provisions en eau. La pratique de suspendre des outres d'eau sous-ventrières est fort ancienne. Le témoignage de Strabon concerne le cheval mais quand le dromadaire a été introduit en Egypte par les Assyriens, l'animal était aussi utilisé, entre autre, à transporter des réserves en eau. Les outres en peau attachées au ventre du dromadaire sont encore documentées par le pèlerinage qu'Alexandre le Grand fit à l'oasis de Siwa, dans le Désert Libyque, pour y consulter l'oracle d'Ammon, en 332 avant J.-C. L'armée de ce conquérant portait des outres attachées sous le ventre des dromadaires prêtés par les Arabes d'Arabie, comme le rapporte l'historien latin Quinte-Curce (1er siècle AD). Plus tard, faisant le récit de la marche de la colonne militaire dirigée par Marius à travers une région désertique qu'on pense pouvoir situer vers le Golfe des Syrtes et le territoire de Gabès, une marche particulièrement accélérée destinée à surprendre et à investir la cité de Gafsa, Salluste (1er siècle AD) insiste sur l'aridité des lieux, l'absence de points d'eau, la distance à traverser et le danger encouru. Pour continuer de progresser, Marius n'eut guère le choix que d'ordonner à ses hommes, des fantassins et des cavaliers, d'abandonner tous les bagages et de ne garder que les outres d'eau. Au Sahara, le cheval boit, en moyenne, 15 l par jour ; en juin, par 40° à l'ombre, les spahis, sous les ordres de J. Spruytte, faisaient boire les leurs cinq fois par jour (in litteris) et on imagine la quantité d'eau nécessaire. Il fallait aussi transporter du fourrage, en complément du maigre pâturage disponible en zone aride ; les Touaregs nobles de l'Ahaggar en faisaient autant avec leurs dromadaires et quelques chevaux de prestige lorsqu'ils se rendaient dans l'Adrar des Ifoghas ; en 1929, l'aménokal de l'Ahaggar, Akhamouk ag Yama prit la piste de Tamanghasset (Ahaggar) à Agadès (massif de l'Ayar) en utilisant le même cheval. À la fin du VIIe siècle (666-667), Oqba ibn Nafi' se lança à la conquête du Fezzan avec une troupe mi-

litaire de 400 cavaliers et 400 chameaux portant chacun deux outres d'eau (Ibn Abd El-Hakam, IX[e] siècle). Le Fezzan est une région semi-aride où il existe des points d'eau permettant d'envisager de traverser la région du nord au sud en se ravitaillant ici et là, mais où hommes, chevaux et un peu moins les dromadaires auraient pu souffrir si les étapes quotidiennes n'étaient pas correctement pourvues en eau. L'exemple est assez comparable au Sahara occidental où une des premières tâches que les conquérants arabes accomplirent fut de creuser des puits entre le sud du Maroc et le Soudan pour faciliter la progression des caravanes. Aussi, pensons-nous que les Pharusiens occupaient des territoires se situant au sud de l'Oued Drâa où on pouvait encore circuler à dos de cheval et où l'eau n'était pas totalement absente, mais nécessaire lors des déplacements à moyen et longs cours.

L'art rupestre historique a, lui aussi, figuré le transport des outres d'eau. Le site rupestre "Strabon" (Mont des Ksour, Atlas saharien), découvert par feu J. Iliou (fig. 1, 2 et 3), que nous pensons avoir légitimement baptisé, figure une caravane de chevaux et de dromadaires, quelques-uns parmi ces derniers portant des outres sous-ventrières conventionnellement figurées par des cercles. De forme parfois parfaitement circulaire, on pourrait être amené à douter qu'il s'agisse d'un objet en cuir, mais ce site rupestre n'est pas le seul à figurer ce type de transport puisqu'on le retrouve en plusieurs régions et d'un bout à l'autre du Sahara (Atlas saharien, désert mauritanien, Tadrart Akukas), que l'animal porteur soit le cheval ou le chameau, le procédé s'étant transmis de l'un à l'autre (fig. 4).


Fig. 1.

* La reproduction des illustrations de l'auteur est interdite sans son autorisation.

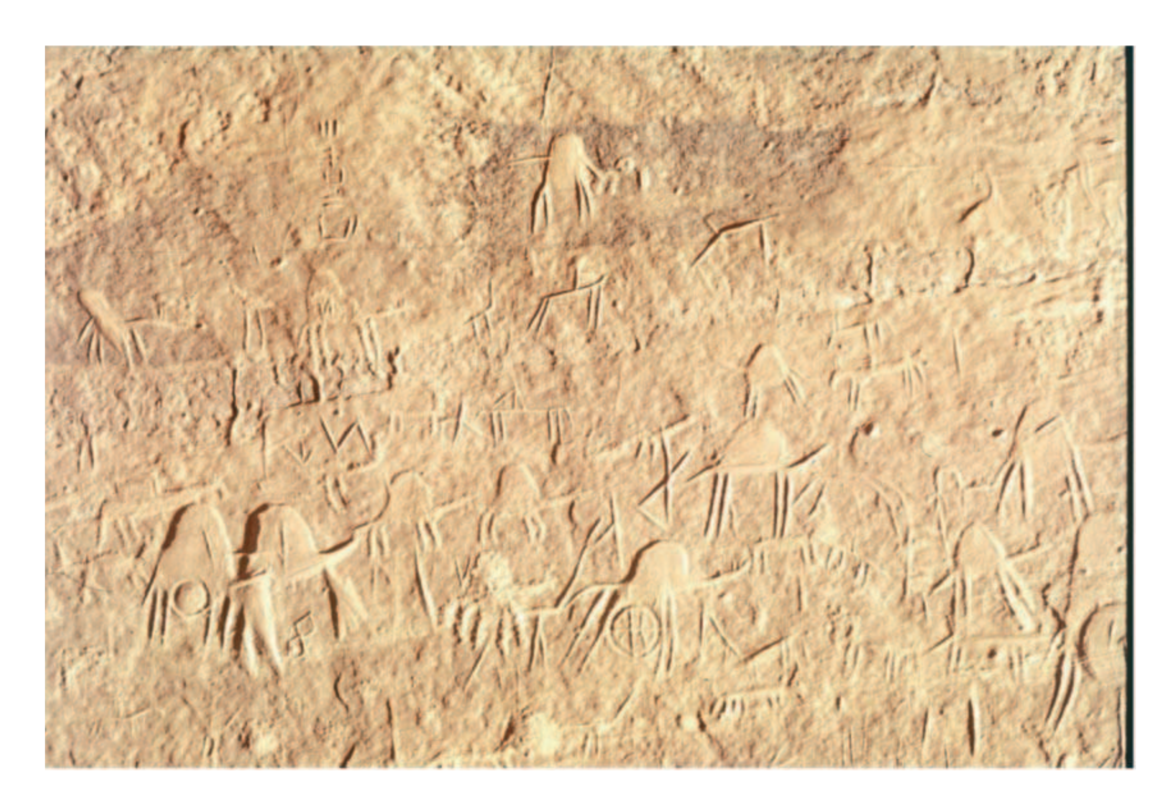


Fig. 2.

Fig. 1, 2 et 3. Le site Strabon et ses inscriptions (Monts des Ksour, Atlas saharien). Remarquez la convention graphique des pattes “en boules” et le petit bouclier rond. Photos M. Hachid.



Fig. 3.

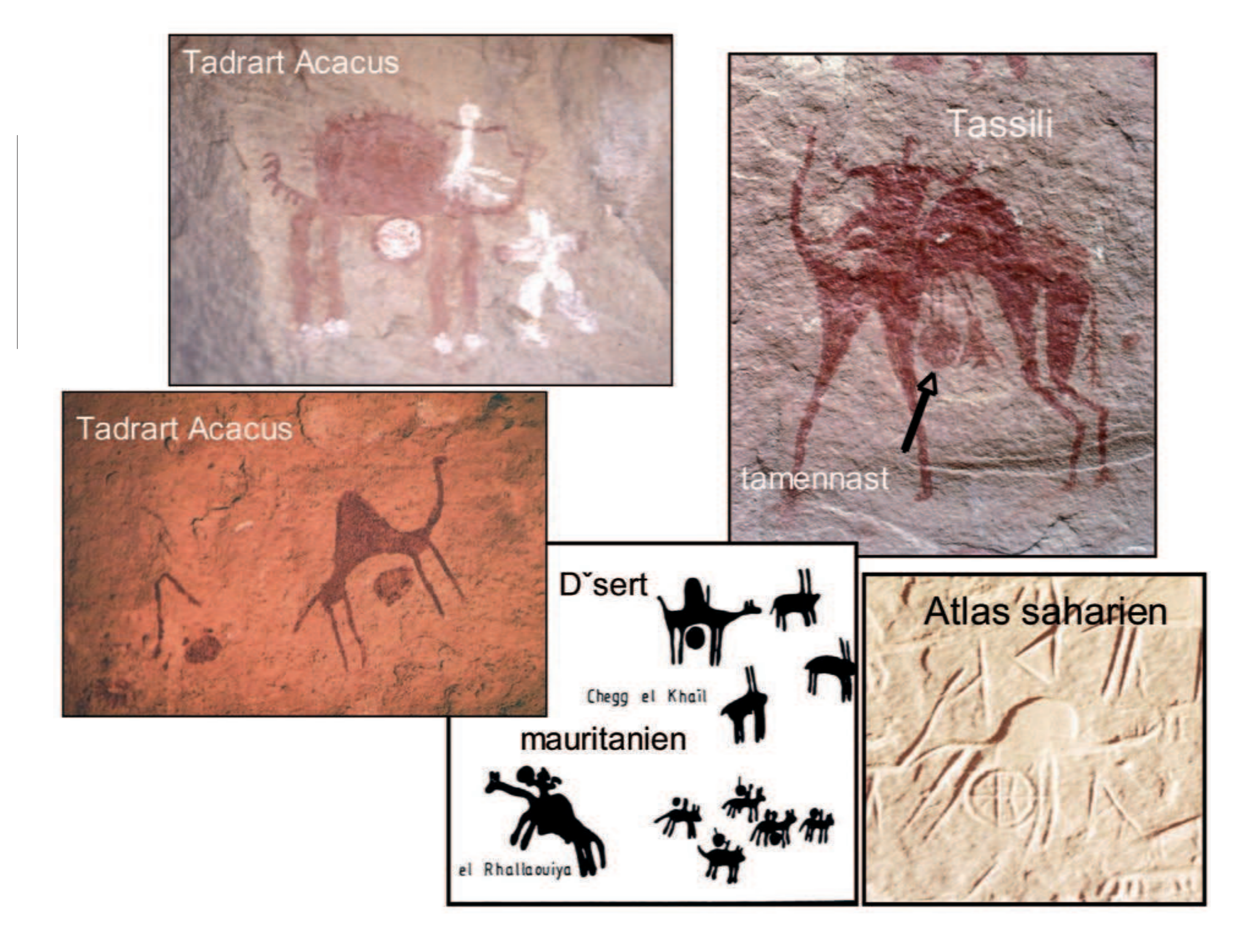


Fig. 4. La représentation d'outres sous-ventrières à travers le Sahara (photos de M. Hachid sauf le dessin en noir et blanc des gravures du Désert mauritanien qui est reproduit d'après Ould Mohamed Naffé et *al.*, 2000).

À Gata’ Nâam (Hodh septentrional, Mauritanie du sud-est), S. Amblard interprète l’outre sous-ventrière du dromadaire situé en haut à gauche (fig. 5) comme un bouclier suspendu sous le ventre de l’animal (1993, fig. 6a) : s’il est vrai que les cavaliers brandissent ce petit bouclier rond bien connu de l’Antiquité (voir ci-dessous), et qui, au Sahara, a tardivement perduré avec la période cameline, ici, il s’agit bien d’une outre et non pas d’un bouclier. Au Sahara central, la représentation même schématique de cette outre ne peut prêter à confusion avec l’assiette en cuivre que les Touaregs suspendent à leur dromadaire (tamennast). Quand cette dernière est figurée, elle est parfois conventionnellement placée plus bas qu’il ne le faudrait (fig. 4) puisque dans la réalité, cette assiette repose entre la patte avant et le cou, sur le côté et le poitrail. L’outre sous-ventrière, elle, se trouve toujours sous le ventre de l’animal porteur, même si les liens ne sont pas figurés. À Gata’ Na’am, ce procédé est figuré dans une scène de chasse à l’antilope oryx par des cavaliers brandissant un petit bouclier rond et accompagnés de dromadaires (fig. 5) ; ce type de chasse dans des contrées arides nécessitait que l’on transporte de l’eau avec soi et devait donc durer plusieurs jours. Tous les animaux représentés ont les pattes en “boules”, une convention qui, avec le bouclier rond et la présence du dromadaire, rapportent cette paroi à l’ère historique ; cependant nous verrons plus loin si elle doit être plus précisément rapportée à l’Antiquité ou aux temps “médiévaux”. En effet, au XII[e] siècle, le géographe arabe El-Idrissi fait encore état de ce type de transport d’outres d’eau arrimées aux bêtes par les populations chamelières sanhadja du Désert de Nisar dont on sait par les textes qu’il s’étendait entre Sijilmassa et Awdaghost/Tegdaoust. De nos jours encore, les Maures comme les Touaregs du Sud attachent les outres sous le ventre des ânes ou des bœufs. Chez les seconds d’entre eux, les femmes utilisent l’âne ou le bœuf comme animal porteur, notamment lors du déplacement du campement d’un endroit à un autre (fig. 6), mais aussi pour la corvée d’eau assurée par les femmes et les fillettes (Bernus et Durou, 1996, p. 238). L’art rupestre ni les textes latins ou “médiévaux” ne figurent les détails de l’arrimage de l’outre au corps de l’animal, très probablement comme on le fait encore de nos jours chez les Touaregs du sud : “ L’outre est remplie, portée à deux vers l’animal et placée sous son ventre, suspendue par des cordes. La peau de l’âne est protégée des morsures de la corde par des coussinets, petites plaques de bois à rainures où la corde s’inscrit sans meurtrir les flancs de l’animal” (Bernus et Durou, 1996, p. 253).



Fig. 5. Gata’ Nâam (Hodh septentrional, sud-est de la Mauritanie). Remarquez les pattes “en boules” des chevaux, dromadaires et antilopes oryx ainsi que le petit bouclier rond (Amblard, 1993, p. 50).



Fig. 6. Chez les Touaregs du sud, l'outre en peau est attachée sous le ventre de l'âne ou du bœuf (Bernus et Durou, 1996, p. 238).

Il était possible de traverser des zones arides, pauvres ou peu pourvues en eau grâce à ce système décrit par Strabon et El-Idrissi et figuré par l'art rupestre historique. Cependant, et on se souvient de la remarque de Strabon, ces traversées et ces voyages devaient être limités ; ils n'étaient possibles que par et grâce à un savoir du désert acquis avec l'usage et le temps, une parfaite connaissance de la géographie des lieux et de leurs ressources en eau, que celles-ci soient pérennes ou consécutives à des pluies saisonnières. En transportant des outres d'eau attachées au ventre de leurs chevaux (mais aussi dans leurs chariots à quatre roues), les populations du Sahara occidental et central ont été en mesure de se déplacer à travers les zones arides de leurs territoires, en allant de point d'eau en point d'eau, là où ils ont gravé leurs images qui balisent aujourd'hui leurs pistes, les mêmes que celles d'aujourd'hui. Le mythe des "routes" de chars est depuis longtemps abandonné, mais R. Mauny qui en fut l'un des inventeurs avait assurément raison quand il écrivait qu'il existait des "itinéraires favorisés pour leur richesse en points d'eau, entre le Sud marocain et la région de Goundam par le Zemmour, l'Adrar de Mauritanie et la falaise Tichitt-Oualata (...)." ou encore, que de tels déplacements devaient se faire "à la saison fraîche seulement (...) en suivant les seuls itinéraires assurant l'abreuvoir régulier, dans un Sahara plus humide que l'actuel, la charge principale, à part le conducteur, devant être les indispensables guerbas d'eau" (1968, p. 122). Sans avoir jamais vu d'images figurant ce procédé sur les rochers du désert, cet historien l'avait imaginé. Des déplacements régionaux étaient possibles mais rien ne s'oppose à ce que les hommes aient pu se rendre plus loin encore, par exemple, en direction du sud et l'Adrar mauritanien, et, de là, atteindre la zone sahélienne. Si on gravait des chars sur des rochers qui se trouvent à la hauteur des cités anciennes de Tichitt et de Tegdaoust (le char le plus méridional étant celui d'Aguentoum el-Abiodh, près de Tegdaoust), alors les auteurs de ces images n'avaient qu'un pas de plus à faire pour se rendre au fleuve Sénégal, à l'ouest, et, au Niger, à l'est. À l'inverse, on pouvait aussi voyager loin en direction du nord, comme le faisaient les Pharusiens pour rejoindre les Maures ou encore à l'est, quand ils se rendaient dans la région de Cirta (Constantine). G. Camps partageait cette opinion lui qui estimait que les Gétules furent en contact avec "les Éthiopiens des oasis et du Soudan" et que ces derniers étaient les bâtisseurs des monuments funéraires à chapelles (1987, p. 85). Ces grandes sépultures qui témoignent de pratiques funéraires inconnues des Maures et des Numides se distribuent dans les régions méridionales du Maghreb et du nord du Sahara, depuis le sud du Maroc jusqu'aux Némemchas, ainsi qu'au Sahara occidental (Zemmour) et le désert mauritanien (Hank, Tagant). Avec les gravures rupestres de chars et chariots de style schématique bien connus de ces régions, elles sont la preuve de l'existence d'un peuplement de ces régions certes

désertiques, mais viables au niveau des oasis et autres biotopes localement humides, au cours de l'Âge des métaux et des temps historiques.

3. Entre Sahara et Sahel : une expédition possible au cours de l'antiquité avec les "guerriers Libyens" du Mzab, les princes Nasamons, le roi des Garamantes et ses alliés Romains

Nous avons toujours défendu la thèse d'une certaine mobilité des populations du Sahara central avant l'acquisition du dromadaire, et, par conséquent, de contacts très anciens entre la Méditerranée et le Sahara central, entre ce dernier et le Sahel, l'Ethiopie des Anciens, le Soudan des Arabes. Nous pensons que si l'adoption du cheval et du char par les Berbères, ainsi que l'alphabet, s'est faite par la Méditerranée, autoroute culturelle de l'Antiquité, c'est cette mobilité des Berbères du Sahara central qui leur a permis d'accéder à ces nouveautés plus ou moins lointaines, dans le même temps, ou presque, que ceux qui se tenaient plus près des rivages. Avec la mise en place des conditions désertiques de la dernière phase aride connue datée du IVe millénaire B.P., les hommes ont progressivement perdu des territoires ; s'ils pouvaient parfois survivre en complète autarcie, leurs capacités à faire face voudraient qu'ils aient aussi été capables de garder quelques contacts avec les univers situés au-delà ou en-deçà du leur. Ce contact passait nécessairement par des accès géographiques, voire des pistes, lesquelles, bien que dangereuses, se sont peu à peu mises en place dans ce Sahara de plus en plus désertique. La piste implique un itinéraire connu et praticable pour les hommes et les bêtes (eau, pâturages etc.), à l'instar du "trik Lemtouna" qu'empruntaient les caravanes à travers le Sahara occidental, une piste transsaharienne qui traversait le territoire de l'importante confédération des Lemtouna des temps "médiévaux". Au Sahara central, les distances et les superficies étaient bien plus vastes ; nous pensons que les contacts y furent possibles entre les deux rives du Sahara, mais qu'ils doivent être conçus dans la réalité géographique, climatique et humaine de ces déserts qui fut celle de l'Antiquité. Les expérimentations de feu J. Spruytte, si elles ont été d'un formidable apport pour l'archéologie, ont aussi montré les limites matérielles du char (peut-être un peu moins pour le chariot). Nous avions imaginé une expérimentation archéologique du char attelé au cheval et au bœuf en milieu saharien, sur la plus longue distance possible, après une belle saison de pluies. Deux questions devaient être prises en compte, l'usure du véhicule (et, donc, la nécessité de réparations) et la disponibilité des points d'eau et des pâturages, sachant que l'on pouvait transporter des outres d'eau et du fourrage. En l'absence d'une telle expérimentation qui se fera peut-être un jour, on peut seulement avancer qu'à partir d'un point de départ, des chevaux et de solides chariots attelés à des chevaux et des bœufs, comme le montrent les gravures du Sahara occidental, pouvaient arriver jusqu'à un lieu donné, sur un itinéraire dont on connaissait les points d'eau et les pâturages et dont on savait qu'ils se renouvelaient après la saison des pluies quand celle-ci avait été assez pluvieuse. Comme le font les Sahariens, on pouvait prévoir des réserves d'eau et de fourrage déposés en des lieux sûrs pour assurer le retour. À partir de là, le relais de la communication entre les communautés, le transfert des biens et des idées pouvaient certes se faire d'un lieu de vie à un autre, mais il n'est pas impossible que des voyageurs aient parfois accompli, plus rarement dirait Strabon, de longs voyages transsahariens. Les anthropologues nous ont montré que l'aire de nomadisation de certaines grandes tribus touarègues saharo-sahéliennes pouvait s'étendre à plusieurs milliers de kilomètres ; cependant, de tels déplacements nécessitaient deux ou trois années qui n'étaient pas forcément successives. Les contacts entre les deux rives du Sahara peuvent avoir été possibles de proche en proche, sans que cette discontinuité géographique et temporelle ait rendu impossible la traversée de plus grandes distances géographiques. Du temps du royaume des Garamantes (1er millénaire avant J.-C.), en partant du nord Sahel, depuis les massifs de l'Ayar et l'Adrar des Ifoghas par exemple, des hommes à cheval qui auraient pratiqué de la même manière et avec des outres d'eau, auraient pu gagner Ghat (oasis dont on sait qu'elle existait déjà grâce à des établissements mis en valeur ces dernières décennies) (Di Lernia et *al*, 2001, 2002), avant de se diriger vers la capitale garamantique, Garama/Djerma, d'où, traverser le Fezzan jusqu'à atteindre la côte, constituait ensuite le trajet le plus facile à accomplir. Dans le sens opposé, à la fin du 1er siècle de notre ère, les Garamantes et leur allié romain, Julius Maternus, ont bien traversé des zones désertiques au sud du Fezzan, en quatre mois et quatorze jours, pour atteindre la région montagneuse de l'Agysimba où paissaient des rhinocé-

ros dont un exemplaire aurait été ramené à Rome (Maryn de Tyr cité par Ptolémée, IIe siècle AD). La littérature s'est longuement interrogée sur la région où cette expédition était arrivée : pour nous, c'est la latitude sahélienne qui importe avant tout, puisque, pour y trouver des rhinocéros, celle-ci devait se trouver, au moins, au nord du Sahel. Se basant sur les récits des expéditions romaines, Dj. M. Hamani écrit qu'on peut admettre que "...des groupes berbères ont probablement participé à ces voyages et atteint le Sahara méridional, encore moins aride que de nos jours, ce qui explique la réalisation de ces voyages à dos de cheval" (1989, p. 63). De tels faits se sont produits et si ceux qui sont relatés par les sources écrites sont souvent considérés comme douteux, l'art rupestre historique en est un témoin irréfutable. Tel est le cas de ces "guerriers libyens" qui, en atteignant la vallée Mzab (Algérie), ont véritablement battu un record. Ce record consistait à accomplir une traversée entière du Sahara, de son extrême sud à son nord, pour aboutir à quelques centaines de kilomètres à peine de la...Méditerranée ! Partis des massifs de l'Ayar ou de l'Adrar des Ifoghas, c'est-à-dire du Sahara méridional, ces intrépides marathoniens ont atteint la vallée du Mzab, à deux cents kilomètres à peine au sud du limes, dans les premiers siècles de notre ère (Hachid, 2006) (fig. 7), à une période où le char était probablement en cours de disparition. Aux côtés de leurs propres images, ces hommes et ces femmes ont gravé celle d'un cheval, et c'est très probablement à pied et à cheval qu'ils ont accompli ce long voyage vers le nord ; il paraît évident que ce long trajet n'a pu se faire d'une seule traite et qu'il a dû s'étaler sur des mois, voire des années. Au cours de la "protohistoire" et de l'Antiquité, de tels déplacements étaient assurément possibles, mais ils ne devaient pas, non plus, se pratiquer de manière courante en raison des dangers encourus ; on comprend alors la rareté et la valeur des biens de troc, comme l'or et le cuivre, ou encore les armes métalliques et les pierres semi-précieuses, comme cette amazonite qui a servi à fabriquer ces innombrables perles découvertes en Mauritanie et qui montre une circulation de la matière première (Vernet, sd, p. 40). Cependant, c'est grâce à ces échanges possibles, même si peu répandus, que la circulation des techniques, des idées et des croyances a pu se faire, sans qu'il y ait eu besoin de véritables "routes" de chars, ni même de vraies pistes connues d'un bout à l'autre de leur itinéraire; il suffisait seulement que des hommes veuillent le faire, la curiosité et bien plus sûrement le commerce représentant des motifs assez puissants.



Fig. 7. Les guerriers libyens du site rupestre de Ben Haïkal, région de Ghardaia, dans le Mzab. Photo M. Hachid.

Le précieux exemple des "guerriers libyens" de la vallée du Mzab constitue une preuve archéologique irréfutable, la seule à ce jour, d'un véritable voyage transsaharien au cours de l'Antiquité, à une date que l'on peut situer entre le IIe siècle et le IIIe siècle AD (Hachid, 2006). Il vient donner un peu plus de véracité à un autre cas dont les historiens ont particulièrement douté, encore plus que de l'expédition de Julius Maternus et des Garamantes au pays des rhinocéros : celui du voyage d'exploration accompli par les fils des chefs de la tribu des Nasamons, nomades et sédentaires en leur oasis, Awjilah située au nord de la Libye actuelle. Certains antiquisants ont estimé que ces jeunes intrépides ne pouvaient avoir atteint qu'une basse vallée du pré-Sahara, comme celle de la Saoura, par exemple ; en raison des exemples historiques et archéologiques dont nous venons de faire état, nous pensons tout à fait crédible que de jeunes guerriers partis du Fezzan aient pu atteindre le Sahel, puisque d'autres ont fait le trajet inverse, en direction du nord et de la vallée du Mzab, en partant du Sahara central ou méridional. Avec leur esprit d'aventure, ces jeunes princes nasamons dont l'expédition est évoquée par Hérodote (Ve siècle J.-C.) ont pu progresser, certes non sans danger, jusqu'à atteindre l'Éthiopie des Anciens, et, peut-être aussi, comme l'estimait H. Lhote, ce fleuve Niger au sujet duquel ils rapportèrent qu'il coulait d'ouest en est, tandis que ses rives étaient peuplées de petits hommes noirs pacifiques parlant une langue inconnue. Cette expédition eut lieu quelques siècles avant celle des "guerriers libyens" de la vallée du Mzab ; elle est la plus ancienne exploration connue du Sahara central, car ces hommes ont intentionné le fait exploratoire et ont traversé le désert sans connaître les lieux, comme il se doit quand on est jeune, vigoureux et curieux; on sait que les Libyens étaient curieux des régions et des hommes qui se trouvaient au sud de la Libye ; quant aux « guerriers libyens » accompagnés d'au moins une femme, on ignore la raison qui les a poussés à quitter leur Sahara pour se rendre en Berbérie romaine ; l'inscription libyque qui accompagne leur image reste indéchiffrée, ne pouvant être rattachée ni à l'alphabet occidental ni à l'oriental, mais à un alphabet saharien datant des premiers siècles AD. Imaginons aujourd'hui le récit d'un Hérodote ou un Strabon rapportant que des hommes à cheval se disant originaires d'Éthiopie, avaient atteint le limes après avoir traversé d'interminables déserts. Dans une langue paléoberbère un peu différente, ces voyageurs peut-être venus de l'Ayar, auraient décrit devant des Numides et des Romains médusés (récit que les auteurs anciens auraient un peu exagéré, comme il se doit) leurs territoires arrosés par les pluies de mousson, bien plus verts que la vallée du Mzab, avec d'étranges bêtes, telles ces grosses vaches à deux grandes dents en ivoire sur le nez, un animal que les Romains n'ont découvert que vers la fin du 1er siècle AD, quand une monnaie romaine vint figurer Domitien sous la forme de Germanicus avec le rhinocéros à deux cornes ! Et ce récit aurait été considéré par nous comme très douteux sinon impossible, autant que celui des jeunes princes nasamons, et, nous aurions traité l'auteur grec ou latin qui l'aurait rapporté d'affabulateur.

Avec le dromadaire, à l'évidence, les déplacements et les échanges se sont trouvés facilités et amplifiés. Les Sahariens ne furent jamais complètement isolés, et, leurs élites, au moins, avaient les moyens d'accéder à ces deux rives du Sahara. Les jeunes explorateurs nasamons étaient des princes et le personnage dit de Tin Hinan, un chef local. Le mobilier funéraire de ce dernier est l'exemple parfait des contacts et des échanges que les Sahariens pouvaient avoir avec, au nord, la Berbérie antique et, au sud, le Sahel, puisque qu'il comptait des objets, dont 1,7 kg de bracelets en or, dont on sait qu'ils provenaient à la fois de régions sahéliennes et de l'Afrique romano-africaine des IVe/Ve siècles AD (Hachid, 2006). Dès la mise en place de la dernière phase aride postnéolithique au IVe millénaire BP, les hommes restés au Sahara, Berbères et Noirs, ont appris à y survivre et ont acquis avec les siècles, un véritable savoir du désert ou le génie hydraulique se conserve jusqu'à nos jours dans les oasis. Aussi, pensons-nous que la civilisation paléoberbère du Sahara central ne peut être considérée comme une civilisation collapse malgré la grave rupture climatique qui s'abattit sur ce futur désert nommé Sahara, cette théorie faisant peu cas des capacités d'adaptation des cultures, des systèmes de production et des possibilités d'échanges intra et supra sahariens.

4. L'écriture libyque aurait-elle pu perdurer au-delà des Ve/VIe siècles ?

Lorsque Jean Léon l'Africain (XVIe siècle) s'interroge sur l'écriture des Africains, c'est-à-dire des Berbères, il écrit qu'ils n'en ont point

et qu'à leur arrivée en Berbérie, les Arabes n'ont trouvé que l'écriture latine. Il ajoute que les Berbères utilisaient une seule langue qu'il qualifie avec justesse d' "africaine" et de "natale", une langue « qu'ils appellent communément « *aquel amazig* », ce qui veut dire « langage noble », précise-t-il (1980, t. 1, p. 15), « Aquel Amazig », bien sûr, ne signifiant autre chose que « Kel Amazigh ». Voilà un sujet qui mérite qu'on s'y attarde, celui de savoir si lors de l'arrivée des Arabes en Berbérie, des populations berbères pouvaient encore faire usage de leurs alphabets, sachant que Jean Léon l'Africain se trompe déjà en écrivant qu'il n'y avait que l'écriture latine, puisque des communautés berbères juives utilisaient l'écriture hébraïque.

Le site rupestre Strabon (et quelques autres dans l'Atlas saharien), avec ses dromadaires chargés d'outre d'eau, ses petits boucliers ronds et, surtout, ses courtes inscriptions verticales et ses motifs géométriques (fig. 3) nous a, à ce sujet, interpellés : est-il possible que des populations paléoberbères aient pu conserver l'usage de l'écriture libyque, ou des écritures libyques, un peu au-delà de ce qu'il est habituellement considéré comme possible, c'est-à-dire, après les V[e]/VI[e] siècles, période à laquelle il est admis que les alphabets libyques du nord de l'Afrique ont disparu ? L. Galand a émis la possibilité que des inscriptions de la région du Désert Occidental d'Égypte puissent avoir un âge "médiéval" (les guillemets sont de nous) (2001, p. 1). Des inscriptions de la période "médiévale" ne dénoteraient pas dans ce désert qui fut habité par des Berbères progressivement refoulés vers le sud de l'Egypte et vers l'est du Maghreb par les conquêtes arabo-musulmanes ; on pourrait les rapporter à des populations berbères locales résiduelles, dont la dernière se maintient encore à Siwa. Les gravures de l'Atlas saharien figurent un bon nombre d'inscriptions libyques dont certaines appartiennent à l'alphabet occidental avec des caractères sahariens anciens. En cela, elles se rapprochent de celles du sud-marocain (Hachid, 2003). Elles apparaissent au cours de la période caballine et se continuent avec la période cameline. L'adoption du dromadaire permet alors de dater les inscriptions de cette seconde catégorie, mais cette datation diffère d'une région à une autre, selon l'ancienneté de l'introduction de cet animal en Berbérie romano-africaine et au Sahara. Qu'en est-il des inscriptions du site Strabon ? Assurément, elles datent de l'Antiquité et des premiers siècles AD puisque le dromadaire y est figuré. Des indices vont nous permettre de préciser qu'elles pourraient remonter à la période qui fait suite à la fin de l'Antiquité byzantine, vers les VI[e]/VII[e] siècles, alors même que les Arabes effectuent leurs premiers raids sur la Berbérie ; elles pourraient donc se placer au tout début des temps "médiévaux", le terme étant lâché. Pour tenter de cerner au mieux l'âge de ces inscriptions, il nous faut cependant revenir sur la diffusion du dromadaire depuis l'est vers la Numidie et la Maurétanie ainsi que le Sahara.

4.1. L'introduction du dromadaire en Berbèrie et le rôle des Garamantes, passeurs du désert

4.1.1. L'introduction du dromadaire et sa diffusion au Sahara central aux III[e]/IV[e] siècles de notre ère

Il est maintenant admis que la progression du dromadaire s'est faite de proche en proche, de l'Egypte et la Cyrénaïque vers la Byzacène et la Numidie, en fonction des conditions politiques, économiques et sociales. N'en a-t-il pas été de même pour le cheval et le char plus d'un millénaire plus tôt ? Si des dromadaires sont empruntés aux Arabes par Alexandre, c'est qu'assurément, au IV[e] siècle avant J.-C., les Paléoberbères n'en possédaient pas, mais ils le connaissaient puisque sous l'Égypte ptolémaïque, à la fin du IV[e] siècle avant J.-C., Ptolémée 1[er] fit la conquête de Cyrène, cité à l'arrière-pays paléoberbère, rattachant la Cyrénaïque à l'Égypte. Ptolémée II fit figurer des chameaux à son sacre en 283 avant J.-C. et c'est encore en Cyrénaïque que le dromadaire sera représenté pour la première fois sur des monnaies consulaires (en 67/66 avant J.-C., sur des médailles de L. Lollius, lieutenant de Pompée). Connu en Cyrénaïque et arrivé jusqu'à l'oasis de Siwa, au plus près du monde berbère, le dromadaire progresse vers l'est où il est documenté en Numidie au 1[er] siècle avant J.-C., à l'occasion de la bataille de Thapsus, Ras Dimass actuel, qui opposa César à Juba 1[er] en l'an 46 avant J.-C. Retenons que depuis déjà le IV[e] siècle avant J.-C., le dromadaire se trouve géographiquement au plus près de la Tripolitaine et du Fezzan où régnaient les Garamantes.

Au Sahara central, cet animal était présent en Ahaggar (et donc au Tassili des Ajjer) vers les

IIIe/IVe siècles AD puisque son image a été associée à un cavalier et des inscriptions gravées sur le mur d'enceinte de la tighremt d'Abalessa (Hachid, 2006, Le Quellec, 2008). Sans même ce témoignage archéologique, on peut tout à fait admettre que puisque les Numides en faisaient usage au 1er siècle avant J.-C., le dromadaire s'est ensuite progressivement répandu vers le Sahara, puisque les Garamantes en faisaient usage vers les IIe/IIIe siècles (voir ci-dessous). R. Capot-Rey a répondu à la prétendue "rareté" des témoignages littéraires, épigraphiques, numismatiques et archéologiques avant la date du IVe siècle AD : "En réalité, plusieurs documents épigraphiques ou archéologiques -tarif de Radès, mosaïque de Thuburbo Magus, statuette du musée de Sousse et du musée Alaoui le Bardo- prouvent que l'emploi du chameau chargé ou monté était courant en Afrique du nord, du moins en Tunisie, dès le IIIe siècle" (1953, p. 85, note 1) ; s'il était courant à cette date en Numidie, c'est qu'il y était connu au moins un à deux siècles avant.

Au début du IIIe siècle (201-263), les archives romaines de la petite forteresse de Gholaïa/Bu Ndjem, dans le pré-désert tripolitain, à 100 km au sud du rivage de la Grande Syrte, sur la piste qui mène à la Giofra et au Fezzan, notent le passage de voyageurs garamantes qui ont des ânes et des mules : pris à la lettre, le témoignage pourrait faire croire qu'ils ignoraient le dromadaire si par chance l'archéologie n'était pas venue montrer le contraire : "Sur les graffitis de Bu Ndjem-Gholaïa, probablement de peu antérieurs à 260 environ, le chameau est représenté. Les ostraca de Bu Ndjem mentionnent des camellarii. Il s'agit visiblement de gardiens de troupeaux, non de méharistes de combat" (Rebuffat, 1988, p. 246, note 48). À Bu Ndjem, "...l'armée utilisait les services des chameliers (camelarii) indigènes qui apportaient du blé", des chameliers qui, selon R. Rebuffat, pouvaient être des Maces ou des Garamantes (Rebuffat, 1992, p. 1631). Des chameliers paléoberbères ravitaillaient donc un fortin romain au IIIe siècle : cela suppose qu'ils avaient assez de bêtes pour pratiquer une telle activité et donc qu'ils en pratiquaient l'élevage ; pour cela il faut qu'ils aient pu entrer en contact avec cet animal un peu avant, soit aux Ier/ IIe siècles. Peut-on d'ailleurs s'étonner du fait que des tribus évoluant dans des territoires à la limite du désert aient possédé des troupeaux de dromadaires dont on sait qu'ils pouvaient être attelés à la charrue comme le figurent les bas-reliefs des mausolées de Ghirza, petite localité sur les confins du limès tripolitain datant du deuxième tiers du IIIe siècle ? La logique ne veut-elle pas que de tels peuples, notamment les Garamantes dont la capitale se trouvait au sud du Fezzan, aient été les premiers concernés par l'élevage de cet animal endurant ? Outre les écrits, nous possédons des témoignages archéologiques datant aussi d'avant le IVe siècle, notamment des statuettes en terre cuite et des mosaïques, bien que l'on ait tendance à donner plus de crédits aux témoignages écrits qu'à ceux qui relèvent de l'archéologie, à commencer par l'art rupestre "protohistorique" et historique. Sauf erreur de notre part, nous attirons l'attention, pour la première fois, sur une mosaïque exposée au musée du Bardo (Tunis), originaire du site d'El-Djem-Thysdrus (où on connaît déjà l'image d'un jeune noir représenté derrière un dromadaire : Desanges, 1985, p. 175) qui figure un cortège mythologique du dieu du vin assis sur le dos d'un lion alors que son père, Silène, ivre, est perché sur le dos d'un chameau (fig. 8). On sait que la plupart des mosaïques d'El-Djem-Thysdrus se placent entre les IIe et IIIe siècles. Au IVe siècle, l'animal est mentionné par troupeaux de centaines de têtes par des auteurs de l'Antiquité tardive et byzantine, par exemple, Ammien Marcellin (IVe siècle) et Corippe (VIe siècle) qui nous parlent des grandes tribus berbères chamelières des Austoriani et des Laguaten prenant d'assaut cités côtières et armée byzantine, alors que les chameliers de la tribu des Maces dans le Désert Libyque n'hésitent pas à entreprendre des attaques en direction du Wadi el-Natroun, à l'ouest du Nil (Aufrère et al, 1994). Chez ces tribus chamelières de l'arrière-pays tripolitain, on utilisait une stratégie de défense qui consistait à placer les chameaux en plusieurs rangs circulaires, jusqu'à douze, à l'intérieur desquels étaient regroupés femmes et enfants, alors que les guerriers se tenaient entre les jambes des chameaux, et, combattaient à pied face aux cavaliers et fantassins de l'armée byzantine; cette stratégie est décrite par des auteurs comme Corippe et Procope (VIe siècle), et, huit siècles plus tard, par Ibn Khaldoun (XIVe siècle) qui lui donne le nom arabe de "madjbouda" qui vient de "medjbed", cette piste que le passage des chameaux finit, à la longue, par marquer sur le sol.



Fig. 8. Mosaïque d'El-Djem-Thysdrus (Tunisie) figurant un dromadaire (IIe/IIIe) siècles.

4.1.2. L'hypothèse de l'introduction du dromadaire au Sahara central par les Garamantes et la région du Fezzan aux IIIe/IVe siècles

Si on sait maintenant que le dromadaire était présent en Ahaggar aux IIIe/IVe siècles, d'où est-il arrivé, quelle fut sa voie, ou ses voies, de diffusion depuis la Cyrénaïque des Ptolémées ? Les antiquisants nous ont appris que les Maces et/ou les Garamantes ravitaillaient Gholaïa/Bu Njem à l'aide de dromadaires porteurs dès le début du IIIe siècle, et ce, dans la désert pré-tripolitain, au nord du Fezzan. Il paraît évident que si l'un de ces deux groupes faisait usage de cet animal, l'autre ne pouvait s'en exempter, surtout les Garamantes, le plus nomade et saharien des deux. On sait aussi que des troupes méharistes romaines étaient stationnées bien plus loin vers le sud, dans des oasis et garnisons riveraines du Nil à la date des IIe/IIIe siècles où elles parcouraient le Désert Occidental à l'aide de chevaux et de dromadaires. Connu en Cyrénaïque et dans le Désert Occidental dans les premiers siècles AD, le dromadaire ne pouvait tarder à emprunter deux vois de diffusions possibles, sinon les deux dans le même temps. L'une est celle qui dans le nord se prolonge naturellement à l'ouest, vers la Byzacène et la Numidie. L'autre qui pouvait partir de Tripolitaine comme du Désert Occidental s'enfonçait dans les régions sahariennes en empruntant la voie des déserts tripolitains ou libyques pour gagner le sud Fezzan, pays des Garamantes. Des biens précieux comme les chars et les chevaux avaient déjà emprunté ce relai géostratégique pour traverser les mêmes régions et atteindre le Sahara. Un peu avant le 1er millénaire avant J.-C., les Libyens Orientaux avaient déjà transmis char, cheval, char, elmejdouden, cape et poignards en bronze aux Libyens sahariens qui se tenaient dans la Tadrart Akukas et la Tasili-n-Ajjer (style rupestre de Tin Lalan, dans la Tadrart Akukas, et de Jabbaren, dans la Tasili-n-Ajjer). Les Libyens Orientaux de la Cyrénaïque, la Tripolitaine et le Désert Occidental furent la courroie de transmission de l'Égypte pharaonique et des Peuples de la Mer vers leurs voisins et cousins sahariens (Hachid, 2000, 2007b).

Centré sur le Fezzan, le royaume des Garamantes fut le seul état berbère du Sahara ; il rayonnait en direction des régions méditerranéennes comme celles du Sahara, voire du Sa-

hel : « ...le Fezzân n'avait pas attendu l'époque romaine pour s'ouvrir aux influences conjuguées du monde méditerranéen et des mondes africains, même si son importance commerciale, bien attestée par le matériel d'importation trouvé dans les tombes, n'a pu qu'être stimulée par les effets de la Pax romana » (Trousset, 1997, p. 2810; Mattingly et al, 2003, 2007). La localisation géographique du royaume garamante est capitale pour notre propos : les Garamantes, ces Sahariens qui n'hésitaient pas à attaquer des cités côtières, ont été privilégiés par la géographie, puisque c'est dans la région de l'est du Maghreb, au niveau du décrochement des côtes des Syrtes, que le Sahara est le plus proche géographiquement de la Mer Méditerranée; ce peuple (et ses ancêtres Libyens sahariens) que l'on sait très mobiles, fut celui qui, avant tout autre, a contribué à mettre en contact la Méditerranée et le Sahara central (Hachid, 2000, 2007b). Plusieurs antiquisants et médiévistes avant nous ont fait état de cette situation médiane de leur royaume entre Méditerranée et Sahara et ont souligné leur rôle innovateur et dynamique. Le médiéviste T. Lewicki écrit que le Fezzan " est la voie de communication avec les pays situés au sud du Sahara la plus importante du point de vue historique après le Nil", et, ajoute que ce sont les Garamantes qui apportaient aux ports tripolitains de Leptis Magna (Lebda), Oea (Tripoli) et Sabratha (Zuwara) "des produits de leur pays et de l'intérieur de l'Afrique, tels que les dattes, de l'ivoire et des pierres précieuses appelées garamantiques" (1990, p. 316). Peut-être n'était-il pas vraiment nécessaire d'aller à l'intérieur de l'Afrique puisque ces produits pouvaient provenir des territoires mêmes des Garamantes et de leurs voisins ; les Nasamons troquaient les dattes de l'oasis d'Awjilah, fameuses chez les Romains ; leur pays produisait aussi des pierres semi-précieuses dites « escarboucles », sans compter l'ivoire des éléphants dont on sait qu'ils étaient chassés par les Garamantes eux-mêmes, dans des régions décrites comme semi-arides ; à Zaccar (Atlas saharien, Monts des Ouled Nail), de petites gravures piquetées masquant partiellement des images de plus grande taille et de période plus ancienne, figurent un cavalier entouré de plusieurs pachydermes, une scène datant de l'Antiquité et qui illustre ce témoignage sur la chasse aux éléphants dont l'ivoire des défenses était très recherché des Romains (fig. 9). L'un des plus grands spécialistes de l'Antiquité, J. Desanges admet qu'il a pu exister un trafic caravanier avec "...l'Afrique profonde par l'intermédiaire des Garamantes, mais rien ne prouve que ce trafic ait été considérable et surtout qu'il ait porté sur l'or." (1999, p. 53). Au sujet des expéditions des Romains et des Garamantes vers le pays d'Agysimba, situé au sud du Fezzan et abritant des rhinocéros (1er siècle AD), G. Camps est convaincu que les Garamantes ont pu aller "jusque chez les peuplades nègres voisines du Tchad ou du Niger" (1980, p. 113). On sait la longévité du royaume des Garamantes, depuis les premiers siècles du 1er millénaire avant J.-C. jusqu'à l'arrivée des Arabes à la fin du VIIe siècle (quoiqu'il fût alors en pleine déliquescence), mais, généralement, ce n'est qu'à partir de la fin de l'Antiquité byzantine que les historiens admettent un petit négoce caravanier en direction du Sahel ; quelques-uns voient dans les Garamantes les premiers convoyeurs des caravanes transsahariennes, une hypothèse que nous rejoignons sachant qu'à la lumière des auteurs arabes, les plus anciens axes du commerce caravanier transsaharien se situaient, l'un à l'ouest, par le Sahara occidental, et, l'autre, à l'est, par le Fezzan et le massif de l'Ayar (nord-Niger). C'est justement entre Djerma et Ghat que se trouve la piste la plus fréquentée pour se rendre du sud du Fezzan à la Tasili-n-Ajjer, celle qu'allaient emprunter les premiers explorateurs européens du Sahara à la fin du XIXe siècle. Il en existait une autre partant du même point pour se rendre au Soudan en passant par les oasis du Kawar ; à la fin du VIIe siècle, 'Oqba ibn Nafi s'y intéressa, et peut-être l'a-t-il vraiment empruntée, davantage en raison des biens qui y transitaient que pour islamiser ses populations. Pour G. Camps, c'est justement ce commerce vers des pays lointains qui a conduit au développement de l'élevage camelin chez les Garamantes et autres groupes paléoberbères. Relevant l'existence des chameliers garamantes à Bu Njem vers le IIIe siècle, cet auteur précise que cet élevage ne s'est développé qu'avec un commerce caravanier transsaharien qui a pris place vers les Ve/VIe siècles (1996c, p. 2544). Des Garamantes évoluant avec des dromadaires jusqu'aux régions sahéliennes ne constituent pas un fait étonnant puisque, déjà du temps des chevaux et des chars, et, en compagnie de leurs alliés Romains, ils s'étaient rendus dans une région où paissaient des rhinocéros et qui ne peut se trouver qu'à une latitude sahélienne.

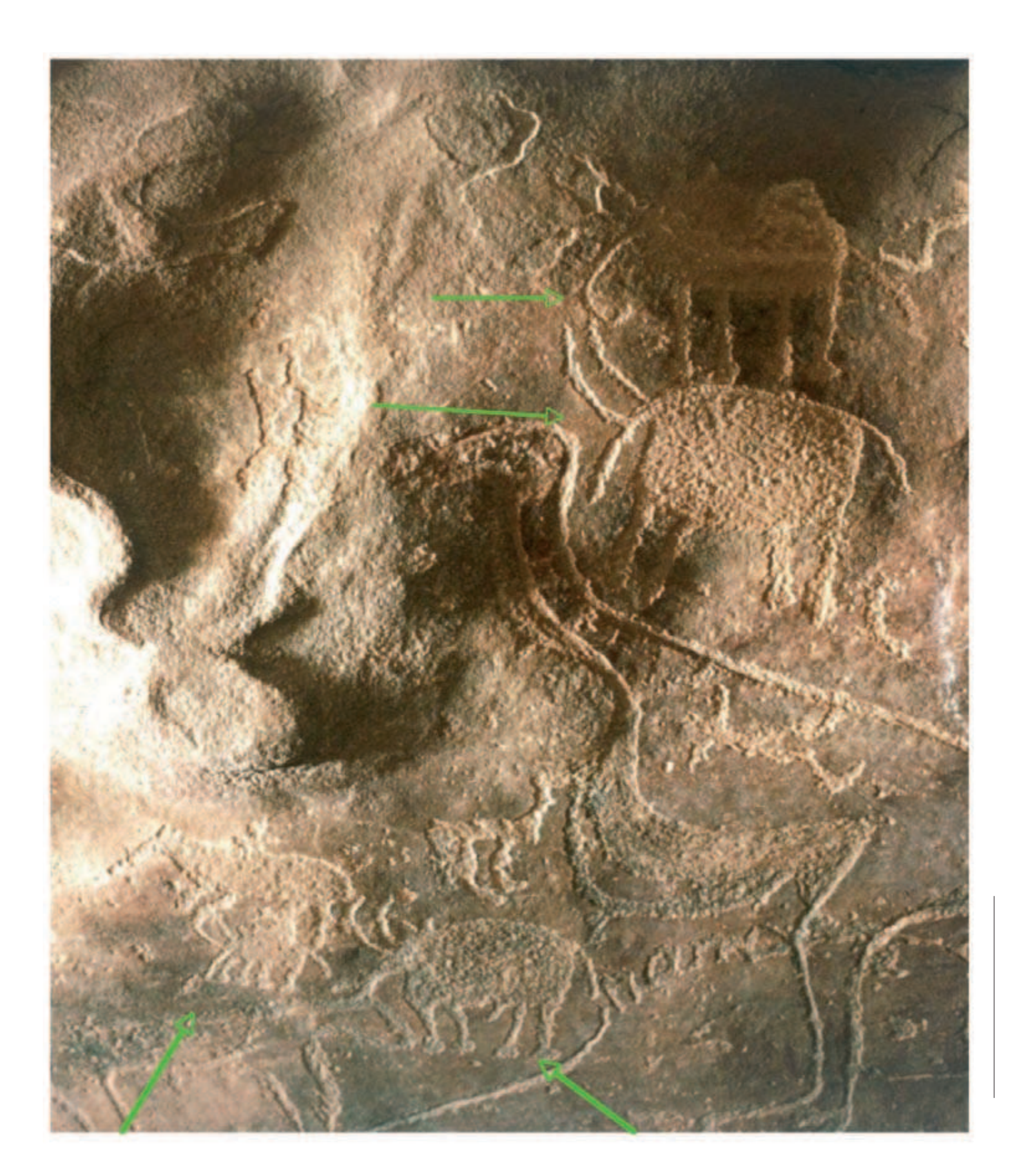


Fig. 9. Zaccar (Monts des Ouled Naïl, Atlas saharien). Cavalier chassant l'éléphant. Période historique. Remarquez la convention graphique des pattes "en boules". Photo M. Hachid.

A l'est, le Fezzan des Garamantes était donc en contact avec le Désert Libyque et/ou Occidental d'Egypte où patrouillaient des méharistes stationnés dans les oasis, protégeant le monde romain. Dans la vallée du Ouadi el-Agial/El-Hayat, leur capitale, Garama/Djerma, était très proche d'une autre « gorge garamantique » comme disaient les Anciens, celle de la vallée de l'Oued Ouraret-Tanezzuft, au niveau du piémont oriental de la Tasili-n-Ajjer, là où se trouvaient d'autres établissements révélés par les fouilles archéologiques (dont ce qui allait devenir le quartier de Feouet à Ghat et l'oasis de Ghat elle-même), vallée au sud de laquelle se trouvent aujourd'hui les nécropoles de Tin Alkoum. Toutes ces traces archéologiques balisent l'extension du monde garamantique à l'ouest de Garama : en fait le territoire des Garamantes ne s'arrêtait pas au Fezzan mais s'étendait à la région orientale de la Tasili-n-Ajjer. Du fait que des groupes paléoberbères ravitaillaient Gholoaïa/Bu Ndjem au IIIe siècle et qu'il y a de fortes chances que les Garamantes en étaient, il leur a été donné de jouer un rôle majeur dans la diffusion du dromadaire vers le cœur de leur royaume puis vers la Tasili-n-Ajjer d'où il a pu gagner l'Ahaggar et l'Ouest saharien ; on ne peut exclure que dans cette dernière région, il a pu également pénétré par le nord, se diffusant le long des Hautes Plaines et des reliefs de l'Atlas saharien, après qu'il ait été attesté chez les Numides au 1er siècle avant J.-C. La contiguïté géographique de tous ces territoires (Désert Libyque, Fezzan) et le fait que le dromadaire y était en usage depuis les rives du Haut Nil jusqu'au désert pré-tripolitain, à des

dates quasi identiques, les IIe/IIIe siècles, donnent aux Garamantes, le peuple le mieux positionné géographiquement pour cela, le rôle de passeur entre le sud-est (le Fezzan et les déserts situés à son orient) et le sud-ouest, le Sahara central. On a toujours focalisé l'attention sur des échanges possibles entre le nord et le sud de l'Afrique du Nord au cours de l'Antiquité, mais il paraît évident qu'il existait des axes de circulation, du sud vers le nord comme le montre l'or d'Abalessa, mais aussi d'est en ouest (et vice versa). Si les témoignages éclairent seulement les contacts avec les conquérants (Carthaginois, Romains et autres), il est évident que les échanges se faisaient d'abord entre les groupes paléoberbères, qu'ils soient sédentaires ou nomades. Ce troc intra-saharien explique que le mobilier funéraire du monument d'Abalessa ait livré une poterie peinte de forme et motifs géométriques tout à fait identiques à celles trouvées dans les nécropoles de la vallée du Ouadi El-Agial/El-Hayat. Les Garamantes n'ignoraient pas l'existence d'un chef berbère dans la région d'Abalessa, en Ahaggar, qui fut enterré avec une poterie à encens provenant de chez eux. S'il est difficile de douter qu'il y ait eu des contacts entre les populations de l'Ahaggar, du Tassili et du Fezzan avant l'introduction du dromadaire, il paraît évident qu'au moment où un roitelet de l'Ahaggar était enterré à Abalessa, aux IVe/Ve siècles, cet animal facilitait et amplifiait les contacts et les échanges. Toute cette nappe de population paléoberbère entre Ahaggar et Fezzan, voire même, plus loin encore vers l'Ouest saharien (Sahara Occidental et mauritanien) et vers le sud (massifs de l'Ayar et de l'Adrar des Ifoghas), était en contact par ses élites politiques et marchandes, même si ces échanges étaient encore loin d'avoir l'envergure de ceux du grand commerce caravanier de la période "médiévale".

4.2. Des inscriptions libyques très tardives dans les Djeddar et les monuments à chapelle de Djorf Torba (VIe/VIIe siècles)

Parmi les royaumes berbères qui virent le jour à la faveur du regain de l'indépendance berbère au cours de l'Antiquité byzantine, il y avait celui qui avait adopté le christianisme et élevé des pyramides funéraires dans la région de Frenda, au sud-ouest de Tiaret (Algérie), des sépultures qui portent le nom de Djedar qui signifie « murs » en arabe (Khadra, 1983). Ces sépultures monumentales, ou plus petites, abritèrent des défunts princiers et des notables de moindre rang dont les noms n'ont pas été identifiés (Laporte, 2005, p. 388-390) ; elles relèvent de traditions architecturales berbères « protohistorique » (bazina à degré quadrangulaire) ; leurs structures cultuelles offrent une orientation solaire et témoignent de la pratique déjà ancienne de l'incubation Camps, 1984, p. 205), alors même que les défunts étaient chrétiens (Khadra, 1983) ou seulement en partie, les plus anciens ayant pu être païens selon J.P. Laporte (2005, p. 393). Les décors y sont à la fois géométriques, un décor bien connu dans les basiliques et autres édifices chrétiens, notamment en pays maure, et figuratifs (personnages et animaux divers). La majeure partie de l'épigraphie est latine et tardive, mais l'inversion des caractères dans quelques inscriptions, comme c'est le cas pour les tifinaghs actuels, a conduit F.Z. Khadra à se demander si celle-ci ne résultait pas de l'influence de l'écriture libyque (1983, p. 243) et s'il n'y avait pas lieu de reconnaître des "influences proprement africaines qui attestent la permanence de moyens d'expression déjà en usage avant l'introduction de la langue latine." (1983, p. 264). Les murs de ces Djedar ont également révélé quelques caractères et inscriptions libyques que cette archéologue ne reproduit pas, malheureusement. Par la suite, ces caractères inscriptions n'ont fait l'objet d'aucun commentaire. Cette lacune montre combien on peut être conditionné, même lorsque l'on défend l'idée très juste que l'histoire des peuples libyens a été appréhendée uniquement dans la mesure où elle a été mêlée à l'histoire des différents occupants romains, vandales et byzantins, un constat que l'on peut étendre à leur langue et leur écriture et que l'on retrouve chez les auteurs arabes. F. Z. Khadra note que certains chercheurs ont eu tendance à faire remonter à des époques plus hautes, pré-romaine et romaine, des documents archéologiques autochtones susceptibles d'appartenir à des époques postérieures à la domination romaine, ce qui la conduit à se demander : "Était-ce par désir de nier la persistance de traditions autochtones, par-delà les siècles de romanisation ? (1983, p. 353) ». Dont la tradition de l'écriture ajouterons-nous ? Ces inscriptions ont été relevées sur les Djedars du Djebel Lakhdar (A, B et C) qui sont les plus anciens ; on possède une da-

tation effectuée sur les fragments du brancard ou cercueil recueilli au fond du caisson découvert dans le Djedar B : 410 +/- 50 BP soit 490 AD (Khadra, 1983, p. 332 ; Camps, 1984, p. 206 ; Laporte, 2005, p. 360). Une autre, réalisée à partir de fragments de bois « incorporés dans du mortier de chaux au djedar C : 320 +/ - 50 après J.-C. », ne correspond pas au contexte architectural et historique de ces sépultures (Laporte, 2005, p. 367) ; aussi cette datation est-elle considérée comme « trop ancienne » et pouvant « s'expliquer par un remploi de pièces de bois antérieures au monument » (Laporte, 2005, p. 367). Parmi ces architectures, celles du Djebel Araoui, au lieu dit Ternaten, qui n'ont pas fait l'objet d'une recherche méthodique, sont postérieures et dateraient entre le VI[e] et le VII[e] siècle (Khadra, 1983, p. 336, 360 ; Laporte, 2005, p. 323). Le décor figuratif peint du Djedar F à Ternaten, le plus imposant de tous, ne pouvait être antérieur au VI[e] siècle, alors que la date de la dernière inscription funéraire latine, figurant sur un matériau de remploi, était postérieure à 494 ; pour G. Camps, ce Djedar date de la fin du VI[e] siècle (1984, p. 206 ; Laporte, 2005, p. 378, 395). Les travaux de F.Z. Khadra ont confirmé l'existence « d'un petit royaume maure indépendant qui se serait constitué dans la région de Tiaret, pour elle, au début du V[e] siècle » (Laporte, 2005, p. 389) ; celui-ci aurait duré au moins deux siècles (Laporte, 2005, p. 390), sinon encore plus selon F.Z. Khadra qui fait remarquer que dans la nécropole qui s'est développée autour du Djedar F de Ternaten, une partie des tombes pourrait être "contemporaine de l'expédition d'Oqba ibn Nafi' ", en 681 (1983, p. 358), soit la fin du VII[e] siècle. Effectivement, on trouve chez Ibn Khaldoun (XIV[e] siècle) un passage se rapportant à la conquête de 'Oqba ibn Nafi' durant laquelle, progressant vers l'ouest et enlevant une cité après l'autre, ce chef militaire eut à défier des princes berbères dans la région de Tahert/Tiaret (1925, t. 1, p. 211-212), la région qui abrite les Djedars. S'il eut à les combattre, c'est qu'ils étaient encore assez puissants pour unir leurs forces et faire face à l'armée arabe et que leur culture latine et chrétienne était encore vivace. J.P. Laporte pense que dans cette région, la population parlait latin (Laporte, 2005, p. 380) ; le fait est assuré, mais si tel était le cas des princes et notables, les ouvriers qui ont construit les Djedars faisaient forcément et encore usage de la langue libyque et d'un alphabet, puisqu'ils ont gravé quelques caractères et inscriptions libyques sur les blocs de construction. Ces traces écrites ne sont pas le fait d'une commande ou d'une instruction des maîtres d'œuvre car elles ne sont pas placées de manière ordonnée à des emplacements choisis et mis en apparence ; elles ont été gravées, ici et là, de manière improvisée au gré des ouvriers. Elles montrent que l'écriture libyque n'avait pas encore disparu quand on élevait ces pyramides funéraires datées entre la fin du IV[e] et le VII[e] siècle, et, que la langue berbère devait être "utilisée concurremment à la langue latine" comme l'écrit F.Z. Khadra (1983, p. 361). On ne peut, hélas, rien dire de l'alphabet utilisé par ces ouvriers, mais logiquement, il devait appartenir à l'alphabet occidental, comme c'est le cas dans les sépultures chrétiennes de la nécropole de Djorf Torba (près de Kenadsa, sur l'Oued Guir, au Sahara nord-occidental, en Algérie). La découverte de stèles inédites dans la région de l'oasis de Brézina (au sud des Monts des Ksour), identiques à celles de Djorf Torba, nous parait révéler l'extension assez inattendue d'une population berbère chrétienne jusqu'au nord du Sahara occidental, au sud, et bien plus loin que la région de Kenadsa, à l'est. Elle pose la question des relations entre ces trois régions situées entre la limite du Tell et le nord du Sahara occidental, du temps de l'Afrique byzantine, des régions qui abritaient des populations berbéro-chrétiennes érigeant leurs sépultures sur un mode syncrétique alliant des traditions architecturales et funéraires remontant à la « protohistoire » (monument à chapelle et à déambulatoire, pratique de l'incubation etc.) à des éléments iconographiques incontestablement chrétiens (chrisme, colombe, figure du Bon Pasteur, etc.) (Hachid, à paraître, Découverte de stèles funéraires dans la région du sud de l'oasis de Brézina…)[1].

Dans son article traitant des royaumes maures chrétiens de Maurétanie, G. Camps ne man-

1- En 2008, une équipe du CNRPAH s'est rendue dans la région de Brézina (Monts ksour, Atlas saharien) pour authentifier une grotte préhistorique. Alors que nous interrogions les gens sur l'archéologie locale, le directeur de la Maison des Jeunes nous appris l'existence de pierres gravées dont nous n'avons pas tardé qu'elles évoquaient celles de Djorf Torba. Découvertes dans des circonstances particulières, il nous fut difficile d'y accéder si nous n'avions insisté ; deux d'entre elles ont pu être rapidement photographiées (Hachid M., à paraître, Découverte de stèles funéraires dans la région de Brézina (Monts des Ksour, Atlas saharien) identiques à celles de Djorf Torba (région de Kenadsa dans le Sahara nord-occidental).

que pas de s'arrêter sur les inscriptions latines chrétiennes des Djedars, mais curieusement, lui qui s'est tant intéressé au libyque, ne dit mot des signes et des inscriptions signalés par F. Z. Khadra (1984, p. 207, 208) ; des inscriptions, voire l'usage de simples caractères libyques sur des monuments tardifs, dans une société de surcroît latinisée et christianisée, avaient de quoi attiré l'attention Il n'en fera pas non plus sur l'inscription libyque qui marquait l'une des stèles découvertes dans la nécropole de Djorf Torba, plus précisément dans une sépulture tardive en forme de monument à chapelles sur laquelle nous allons revenir, sinon qu'elle offrait des caractères de l'alphabet libyque occidental. Il note que les populations berbères qui ont érigé leur demeure funéraire dans la région de Frenda et à Djorf Torba étaient liées par la foi chrétienne et que leurs chefs et leurs élites entretenaient des contacts entre Tell et pré-Sahara occidental. Nous ajouterons que si les princes qui se faisaient enterrer dans les Djedars avaient fait le choix d'épitaphes en latin, les chefs inhumés dans les monuments à chapelle de Djorf Torba, représentés sous la forme de personnages nobles richement vêtus (et probablement aussi ceux de la région de l'oasis de Brézina), faisaient, eux, usage de la langue et de l'écriture libyques. Parmi les représentations humaines des stèles de Djorf Torba figurent deux femmes brandissant une croix, or, on sait que ce symbole n'apparait dans le monde chrétien qu'à partir du IV[e] siècle et que les symboles chrétiens figurant sur les Djedars sont postérieurs au milieu de ce même siècle (Laporte, 2005, p. 395). Le christianisme en Afrique fut persécuté jusqu'au début du IV[e] siècle ; puis, la partie occidentale de la Maurétanie connut une forte expansion chrétienne au cours des V[e] et VI[e] siècles (Camps, 1984). Comparant les décors peints des stèles, et, notamment, l'encadrement de certaines d'entre elles offrant des analogies avec celui qui limite de nombreuses épitaphes chrétiennes des V[e] et VI[e] siècles dans les cités maurétaniennes d'Altava et de Volubilis, G. Camps écrivit que cette nécropole était d'époque assez tardive "au mieux contemporaine (s) des derniers siècles de la domination romaine" (1979, 1984, p. 211). Les tombes de Djorf Torba ont livrée des datations radiométriques qui sont trop haute par rapport aux indices livrées par l'iconographie et ce même dans leur partie basse : (1780 +/- 60 BP soit 87 BC-398 AD). Mais, revenant sur l'environnement politique de la Maurétanie du temps où les Djedars furent érigés, il fit remarquer que : "Le VI[e] et le VII[e] siècle connaissent une dévotion particulière et nouvelle pour la croix..." (1984, p. 209). Comparant les deux personnages féminins brandissant une croix à l'iconographie connue, il note que les monnaies byzantines du VI[e] siècle "qui ont de fortes chances d'être contemporaines des stèles de Djorf Torba" présentent souvent l'empereur en buste, de face, tenant de la main droite ou gauche, une petite croix latine; pour lui, cette similitude ne peut être fortuite et "... cette œuvre ne peut être antérieure au VI[e] siècle..." (1984, p. 211). Il paraît évident que les rois au nom perdu du petit royaume berbère et chrétien des Djedars-pyramides de la région de Frenda, et les chefs établis dans la région de Kenadsa, dans le Sahara nord-occidental, tous Berbères et chrétiens, remontent à la même époque, certainement postérieure au IV[e] siècle ; ils ont bénéficié d'une parfaite autonomie et de la renaissance chrétienne des VI[e] et VII[e] siècles, alors même que l'armée d'Oqba ibn Nafi' était déjà aux portes du royaume des Djedars. Les ouvriers berbéro-chrétiennes ayant construit les Djedars faisaient encore usage d'un alphabet libyque qui a pu perdurer jusqu'au VII[e] siècle ; quant aux populations qui se tenaient plus au sud, dans la région de Kenadsa et de Brézina, cette dernière, une oasis au sortir des derniers reliefs des Monts des Ksour et de l'Atlas saharien occidental, il est probable que moins exposées aux conquêtes arabes, elles ont pu continuer d'user de l'alphabet libyque occidental jusqu'à la même date, sinon un peu plus.

Les Djedars montrent que l'écriture libyque était encore en usage dans les domaines profanes, et, peut-être même était-elle pratiquée sur des matériaux périssables (voir les travaux de G. Camps, 1983 et S. Chaker, 2001 sur ce sujet). G. Camps écrit que l'évangélisation des régions pré-sahariennes fut accompagnée d'un progrès inattendu du latin (1984, p. 215), une langue romane latine dont témoigne El-Idrissi lorsqu'il parle d'"al-lisan al latini al afariki", la langue latine des Africains (XII[e] siècle). Les populations se tenant dans la région des Djedars, à la limite du Tell et de la steppe, ont pu bénéficier de ce progrès, mais il y a aussi de fortes chances pour que, même christianisées, elles ne parlaient que la langue berbère, quand les princes et leurs fa-

milles maîtrisaient le latin ; dans la région de Kenadsa, chefs et populations semblent être restés fidèles à leurs parlers et leurs écritures berbères, au point de marquer un *ex-voto* d'une épitaphe libyque. Plus tard, combien de groupes berbères complètement islamisés et arabisés ont continué de ne faire usage que de leur propre langue, ignorant complètement l'arabe jusque dans les temps présents. Ces femmes brandissant la croix sur une stèle de Djorf Torba font penser aux vieilles femmes kabyles qui aujourd'hui encore ne parlent pas l'arabe.

4.3. La date des inscriptions libyques du site rupestre "Strabon"

Aux IVe/Ve siècles, le dromadaire faisait partie du paysage centre-saharien où les rochers le reproduisent à l'envie. Au nord, sur le site rupestre Strabon, ce ne sont pas un ou deux dromadaires qui sont figurés, mais un véritable troupeau et c'est très clairement le thème de la caravane qui est évoqué. Ce site se trouve au sud des Monts des Ksour (Atlas saharien), pays de la steppe, dans les derniers contreforts atlasiques bordés au sud par les hammada. La région appartient aujourd'hui au domaine semi aride, mais celui-ci n'est pas dépourvu de points d'eau. Les chameaux gravés sont chargés d'outres sous-ventrières, on peut donc écarter l'hypothèse qu'elle voyageait d'est en ouest, ou l'inverse, car elle n'en aurait pas eu besoin. Quels que soient les cas envisagés, cette caravane devait, à un moment ou à un autre, traverser une zone où il était prudent de s'engager avec des guerbas, en d'autres termes, elle devait évoluer, non pas dans une zone pré-saharienne seulement où elle aurait pu disposer de points d'eau connus par les guides, mais traverser quelque région méridionale du Sahara. En d'autres termes, cette caravane s'apprêtait à quitter les derniers contreforts de l'Atlas pour s'engager vers le grand sud, ou bien, elle achevait un périple transsaharien et atteignait, enfin, la steppe et le Maghreb. Étudiant les populations de la région du Touat et du Gourara, ainsi que leurs relations avec le nord et le sud, R. Bellil estime que déjà du temps de l'Antiquité, des populations "libyco-berbères" du Twat-Gourara empruntaient les pistes du Soudan (2003, p. 54). Au sortir du Sahara, leurs caravanes traversaient l'Atlas saharien pour se rendre dans le nord y écouler leurs produits, et, effectivement, cet anthropologue a pu repérer les anciennes pistes qui traversaient le relief atlasique dans sa partie occidentale, là où justement se trouve le site rupestre Strabon.

Pour essayer de situer dans le temps le site Strabon, il faut revenir à la question de la diffusion du dromadaire vers les régions occidentales. L'animal est donc attesté en Numidie au 1er siècle avant J.-C. Au centre et à l'ouest, pays des Maures, les quelques expéditions romaines et maures au sud de la Maurétanie occidentale, contre des chefs berbères révoltés et échappés au désert comme Salabos, notamment celle du général Paulinius qui sera le premier romain à traverser l'Atlas, puis celle de Cnaeuis Hosidius Geta, son successeur, dans la première moitié du 1er siècle AD, ne mentionnent pas le dromadaire, mais on sait que les Romains ne l'utilisaient pas pour la guerre en Afrique. On aurait pu s'attendre à ce que, comme les Austoriani et les Laguaten en Berbérie orientale aux IIIe/IVe siècles, les Gétules, tribus évoluant dans les zones pré-sahariennes, aient pu posséder des troupeaux entiers de dromadaires, mais ils ne sont connus que comme des cavaliers jusqu'à leur dernière mention au IVe siècle par Aurelius Victor, l'historien byzantin ; cette information pourrait ne valoir que pour les Gétules de l'est, sachant que ceux qui se tenaient l'ouest, au sud de la Maurétanie occidentale puis Tingitane, étaient bien moins connus. Les antiquisants ont ainsi fait remarquer que le terme « Gétules » pouvait ne constituer qu'un nom générique de plusieurs tribus pré-sahariennes mal connues des Romains et des Byzantins (Camps, Desanges). En Tripolitaine et en Cyrénaïque, l'élevage du dromadaire se développe aux IIIe/IVe siècles ; en Numidie, l'armée utilisait des dromadaires pour le transport quatre à cinq siècles avant ; on ne comprendrait pas que la progression géographique du dromadaire se soit arrêtée à l'est, sans que l'animal n'ait été adopté par les pays maures au centre et à l'ouest de la Bérbérie, d'où il se serait diffusé au sud, en région pré-saharienne. Le site Strabon figure justement une belle caravane du temps où on possédait assez de dromadaires pour monter de petites expéditions et voyager à travers les déserts. Si elle s'apprêtait ou revenait d'un voyage qui la conduisit à traverser des régions pauvres en eau nécessitant de prendre des réserves avec soi, deux périodes sont alors possibles. La première est celle à laquelle les

historiens admettent un petit négoce transsaharien avant la période "médiévale", celle qui remonte à l'Afrique byzantine, au VI[e] siècle. La seconde est celle qui correspond au commerce caravanier transsaharien de la période « médiévale » ; celui-ci se met en place précocement, à partir du VIII[e] siècle, grâce au dynamisme des grandes maisons berbères ibadites du nord qui constituent ainsi les premiers réseaux entre Maghreb et Soudan ; en témoignent des auteurs comme El-Bekri (XI[e] siècle) et surtout Abu Zakariya el-Warglani (XII[e] siècle) (El-Bekri, 1965 ; Le Tourneau 1960, 1961).

D'autres éléments témoignent du caractère tardif de la caravane du site Strabon. D'abord les motifs géométriques qui accompagnent cette fresque. Grâce à l'archéologie préhistorique et à l'art rupestre de l'Atlas saharien comme celui du Sahara central, on sait qu'ils apparaissent dès les temps épipaléolithiques/néolithiques de la préhistoire nord-africaine (Hachid, 2000) ; source d'inspiration possible de l'écriture libyque au cours de l'Âge du Bronze, ils continuent de se manifester jusqu'aux temps subactuels, très souvent, aux côtés mêmes des inscriptions. Il n'y a donc en cela aucune contradiction comme l'écrit W. Pichler dans son travail sur les alphabets et son intéressante hypothèse sur l'introduction de l'alphabet à l'ouest de la Méditerranée (2007) : partout dans les massifs atlasiques, et, surtout au Sahara central, ces signes continuent d'être figurés depuis l'Antiquité jusqu'aux temps quasi actuels ; ils sont souvent associés aux inscriptions libyques, comme s'il y avait une interpénétration de sens entre les uns et les unes. Ces motifs géométriques avaient un sens symbolique et s'exprimaient sur un autre registre que l'écriture, aussi ils ne pouvaient disparaître avec l'apparition de l'écriture. Les signes qui ont peut-être servi de source d'inspiration pour la mise en place de l'alphabet libyque se sont maintenus et ont continué de fonctionner sur un plan prophylactique et symbolique, autre forme de communication que l'écriture. Sur plusieurs sites rupestres de l'Atlas saharien, des signes géométriques variés accompagnent, justement, les inscriptions (Hachid, 1998, 2000, p. 165, fig. 251/1 et 3). Parmi eux, un motif très répandu dans les artisanats populaires actuels et que l'on retrouve, par exemple, à la Station Strabon comme à Guerar el-Hamra (Monts des Ouled Nail, Atlas saharien) (fig. 10). Si ces motifs ont eu une si longue vie comme nous venons de le dire, peut-on évaluer l'âge de celui-ci ? A Guerar el-Hamra, ainsi que d'autres sites de la même région, cette iconographie géométrique, ainsi que les inscriptions qui l'accompagnent, sont immédiatement antérieures à des gravures d'empreintes animales ; or, nous savons avec certitude que ces dernières appartiennent au registre le plus récent de l'art rupestre atlasique (Hachid, 2000, p. 165, fig. 251/3). C'est ce qui ressort de l'étude des empreintes que nous avons-nous-mêmes étudiées (Garcia et Hachid, 1985), comme celles qui ont été examinées par F. Soleilhavoup (1996). Etudiant celles du site de Guerar el-Hamra, ce dernier remarque la grande quantité de signes géométriques qui les avoisinent, ainsi que la teinte claire de ces gravures qui donnent "aux empreintes isolées de fissipèdes (...), un contexte paléo ou islamo-berbère. Le fait que certains recoupent des motifs géométriques pourrait même leur donner un âge historique" (Soleihavoup, 1996, p. 396). À Guerar el-Hamra et au Rocher des Pigeons (Monts des Ouled Nail), les caractères sont associés à un cavalier schématique qui ne laisse aucun doute sur le fait que ces inscriptions sont tardives, car ce style de cavalier date certainement de la période cameline même si le dromadaire n'est pas figuré (Hachid, 2000, p. 177, fig. 271). Les trois inscriptions de Guerar el-Hamra, que J. Oliel désigne par les termes de "libyco-berbères" ou "caractères tifinagh" (2009, p. 8), sont juxtaposées à trois inscriptions hébraïques et on peut se demander s'il ne s'agit pas d'un texte bilingue, berbère et hébraïque. Les caractères hébraïques ont été traduits par J. Oliel qui y lit "Ihuda" (ligne 15), "Ihuda"/"Yahvé" (ligne 16) et "Mon oncle Elie" (ligne 17) (fig. 11). Il serait, donc, fort intéressant que les linguistes puissent nous dire s'il y a effectivement des corrélations entre les uns et les autres. Cet auteur considère les unes et les autres comme récentes.

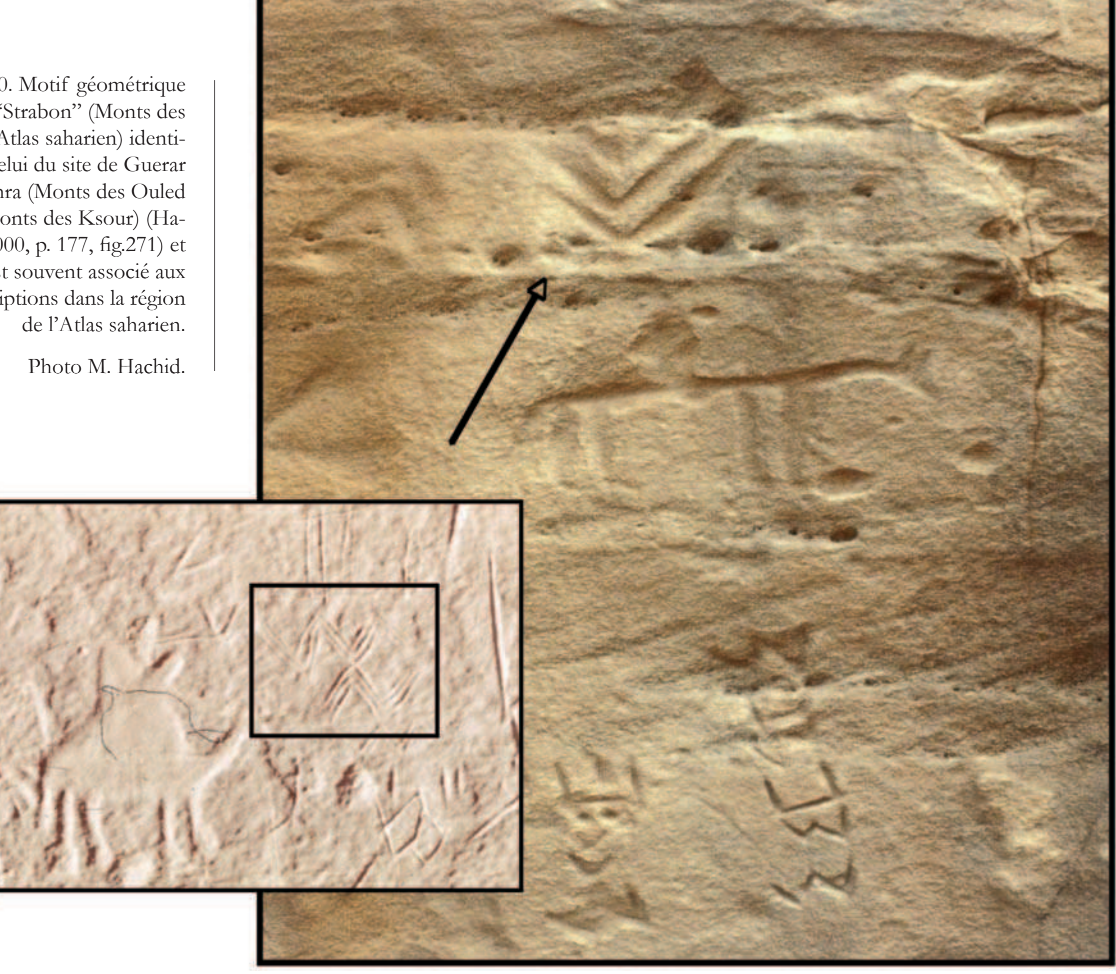


Fig. 10. Motif géométrique du site “Strabon” (Monts des ksour, Atlas saharien) identique à celui du site de Guerar El-Hamra (Monts des Ouled Nail, Monts des Ksour) (Hachid, 2000, p. 177, fig.271) et qui est souvent associé aux inscriptions dans la région de l’Atlas saharien.

Photo M. Hachid.

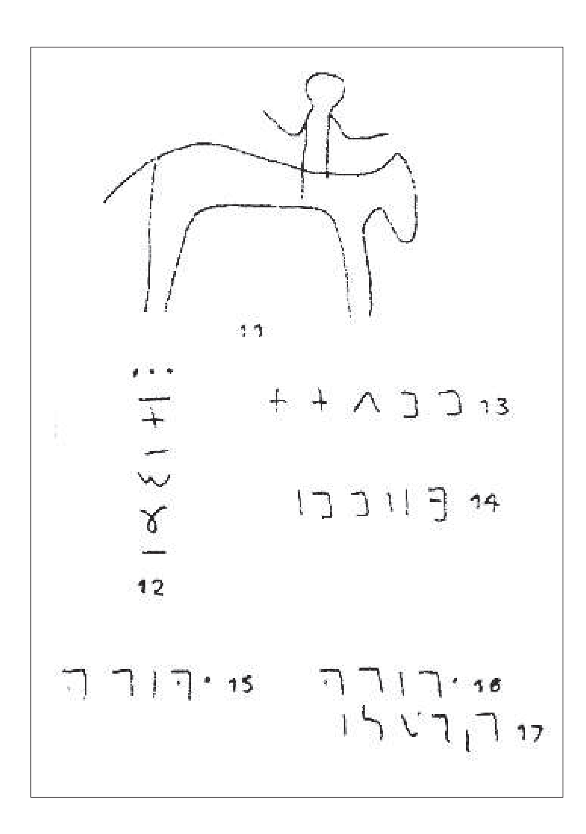


Fig. 11. Rocher des Pigeons (Mont des Ouled Nail, Atlas saharien). Inscriptions rupestres hébraïques et libyques dont il faut se demander si corrélation il y a entre elles ou non

(Oliel, 2009, p. 8).

D'autres indices de datation se trouvent dans le traitement stylistique de ces gravures. Sur le site Strabon comme à Gueta' Naâm (Hodh septentrional, sud-est de la Mauritanie), mais, également, en de nombreux endroits de l'Atlas saharien et du Sahara central et méridional, les chevaux, les dromadaires, les antilopes oryx jusqu'aux éléphants et rhinocéros ont les pattes figurées en boules : c'est là une convention bien connue des spécialistes de l'art rupestre saharien, dans les Atlas septentrionaux comme au Sahara central ; celle-ci apparaît avec la période caballine finale comme c'est le cas à Zaccar avec ses petits éléphants remontant à l'Antiquité (fig. 9), et se prolonge avec les périodes cameline et subactuelle, c'est-à-dire "médiévale" et arabo-berbère. Enfin, il y a le style même des gravures du site Strabon qui appartient assurément au domaine atlasique et non pas centre-saharien. Celui qui a gravé ces images, qu'il ait accompagné la caravane ou qu'il n'ait été qu'un berger l'ayant vu progresser dans la steppe, était forcément originaire de la région et non pas du Sahara central.

Préférant nous consacrer au contexte historique et archéologique dans lequel apparaissent les inscriptions pré-sahariennes et sahariennes, pour mieux les situer dans le temps, dont celles du site Strabon, nous laissons le soin aux linguistes de les déchiffrer, mais nous avons pu mesurer les aberrations et les limites auxquelles cet exercice peut conduire. J. Drouin fait fi de toutes les données archéologiques et historiques qui constituent le contexte des inscriptions rupestres. Elle les étudie en les isolant totalement de leur support. Cette méthode montre ses limites dans le cas de la tighremt d'Abalessa (Ahaggar) (Drouin, 2008). Cet édifice a été étudié par pléthore d'archéologues (dont nous avons fourni la bibliographie), dont quelques-uns avant nous avaient déjà émis l'hypothèse qu'il pouvait avoir été un habitat fortifié et la thèse a été prouvée par des relevés architecturaux récents (Hachid, 2006). Grâce des archives inédites, J. L. Le Quellec a découvert deux autres inscriptions gravées sur un bloc de ce même monument, qui se présentaient exactement dans les mêmes conditions que celle que nous avions nous-mêmes décrite auparavant (Hachid, 2006) ; prudents, lui-même et le linguiste W. Pichler se contentèrent d'écrire qu'il s'agissait probablement de tifinaghs anciens (Le Quellec, 2008 ; Pichler et Le Quellec, 2009). Répondant à cette prudence, J. Drouin "traduit" allègrement ces caractères avec pour arguments de ne pas "se priver" de déchiffrer ces inscriptions "pour elles-mêmes" et de "figer la recherche" sous prétexte qu'elles sont anciennes et intraduisibles (2008). Négligeant toute précaution méthodologique, J. Drouin se lance donc dans une traduction en faisant appel à des alphabets…actuels (!), ignorant totalement le contexte archéologique et historique du monument d'Abalessa que les datations absolues font remonter à l'Antiquité tardive, plus précisément aux IVe/Ve siècles AD. C'est exactement ce que font les Touaregs quand ils tentent de lire des caractères d'écriture plus ou moins anciens à partir de leurs propres alphabets, ou encore les touristes passionnés de libyque, un exercice ou forcément, ils finissent toujours par trouver un sens quelconque à tel ou tel signe, glissant vers un prénom, le fils d'un tel ou d'une telle, ou encore, un lieu-dit, comme celui de "tit" que reconnaîtrait J. Drouin. Nous avons souvenance que face à une inscription rupestre de la période caballine, l'un de nos guides passionnés par la gente féminine, avait même fini par trouver des lettres lui livrant...un rendez-vous. J. Drouin traduit donc « tit » et plus largement "Tit celle ou on fait la préparation de la nourriture". Pour elle, Abalessa était une étape où on s'arrêtait pour préparer sa nourriture en délayant des vivres sèches avec de l'eau. Imaginons les voyageurs qui s'arrêtaient à Abalessa où se trouvait le cœur et l'établissement construit en dur d'un chef local, de plus une femme, chose rare en ces temps. Se mettant à plat ventre pour pouvoir graver l'inscription en question, car sinon le geste aurait été impossible, il aurait alors choisi d'écrire non pas le nom de cette femme commandant à des guerriers, non pas le nom du lieu, ou le sien pour bien montrer qu'il avait vu le seul pouvoir centralisé du Sahara central à cette époque de l'Antiquité tardive, mais…simplement le terme « source » où il allait enfin trouver de l'eau pour délayer ses vivres asséchées ! Fallait-il qu'il soit simplet ou affamé. J. Drouin a oublié que le bloc qui porte les inscriptions n'est tout simplement pas… en place et qu'il a été prélevé ailleurs, après avoir été gravé et avant d'être placé à la base du mur d'enceinte ! Ensuite, si elle peut traduire le terme « tit », c'est que le nom de la source chez ces populations centre-sahariennes n'a pas changé depuis les IVe/Ve siècles, date à laquelle, on s'attendrait à des "tifinaghs anciens" ; dans un tel cas, on devrait pouvoir traduire ces centaines d'inscriptions que les Touaregs avouent ne pas pouvoir lire. Partant

d'une traduction à l'aide d'un alphabet actuel, J. Drouin trouve effectivement et forcément un terme reconnaissable, celui de « tit » qui se trouve parfaitement convenir à un édifice forcément implanté à proximité d'une source d'eau. Tout cela manque vraiment de rigueur. De plus, il n'y a pas de source dans l'environnement immédiat de cet édifice, mais un confluent de deux oueds (Tiffert et Abalessa) ; les voyageurs qui s'arrêtaient là disposaient certainement de puits, ceux-là même qui servaient à alimenter l'édifice qui fut habité avant d'abriter un défunt prestigieux dans l'une des pièces de la tighremt. S'ils n'étaient pas autorisés à accéder aux puits, ils pouvaient creuser un trou pour s'approvisionner à la nappe phréatique ; or, ni le puits, ni ce type de trou d'eau ne se traduisent par « tit », sous réserve que ces termes n'aient pas eux aussi changé depuis les IVe/Ve siècles. J. Drouin ajoute que "...seul le destinataire pourrait confirmer ou non le sens" de sa traduction : le risque de se tromper est assurément écarté puisque celui qui a gravées ces inscriptions l'a fait du temps où la tighremt fortifiée d'Abalessa a été érigé aux IIIe/IVe siècles avec de gros blocs d'assise prélevés dans la région, dont quelques-uns portaient des gravures figuratives et des inscriptions avant qu'ils ne servent de matériaux de construction. Bien que se défendant de "vouloir traduire à tout prix", il est à craindre que J. Drouin "traduise à tout prix" par un exercice linguistique hasardeux qui, en isolant totalement les inscriptions de leur contexte, aboutit à des aberrations archéologiques et historiques. Les épigraphistes qui ont traduit les inscriptions latines du fortin romain de Gholaïa/Bu Ndjem, dans l'arrière pays tripolitain, ont pris le soin d'examiner les données archéologiques livré par le site et l'ont fait en étroite relation avec tous les éléments livrés par les fouilles.

Revenons aux inscriptions du site Strabon. A la lumière des indices contextuels que nous avons mis en avant, il serait plus probable que cette caravane, et ses inscriptions, puissent remonter entre la fin de l'Antiquité byzantine et les premières expéditions arabes. Un alphabet libyque, au moins, a perduré dans la région occidentale de la Berbérie jusqu'aux premiers raids arabes, soit jusqu'au VIIe siècle. Il est possible que ces gravures soient un peu plus tardives et que celui qui les a gravées ait voulu marqué l'image des toutes premières caravanes arrivant du Soudan et inaugurant le commerce transsaharien « médiéval » ? Le libyque aurait-il pu perdurer un peu au-delà de la date à laquelle les linguistes et les historiens pensent que cette écriture (tous les alphabets confondus) a complètement disparu, vers les Ve/VIe siècles ? La chose ne parait pas impossible, mais si un alphabet a pu se maintenir plus tard encore (le VIIIe siècle ?), c'est que des conditions précises ont favorisé cette situation comme nous l'examinons dans le chapitre suivant. Elle n'est pas impossible si on s'appuie sur la réalité démontrée d'enclaves berbères qui ont continué à pratiquer leur langue et leurs écritures dans cette Afrique du Nord éloignée des centres urbains, ou encore, dans cette Maurétanie centrale et occidentale où on sait que de nombreuses principautés berbères ont pris place avec le recul de l'emprise byzantine qui, par ailleurs, ne fut guère importante dans ces mêmes régions. Voyons ce qu'il en est.

5. L'écriture libyque des "Africains réfractaires" à la Romanisation

Malheureusement, on sait l'indigence des sources écrites sur le sujet de l'écriture libyque et de ses alphabets. D. Lengrand souligne qu'aucun écrivain latin d'origine africaine, à l'exception de l'évêque Fulgence de Ruspe, n'a fait allusion à l'usage de la langue ou de l'alphabet libyque (2005, p. 122). Au Ve siècle, Fulgence trouve un intérêt à préciser que l'alphabet libyque possédait 23 signes, et celui-ci est était bien sûr pratiqué. D. Lengrand fait ensuite remarquer que ni Apulée de Madaure qui se réclame devant la justice de l'identité numide et gétule, ni Saint Augustin, deux siècles plus tard, ne mentionnent une langue indigène "alors même que de nombreuses inscriptions témoignent de l'existence de parlers et de l'écriture libyque dans la région (2005, p.125). L'indigence est encore plus grande pour les VIe/VIIe siècles, et, on ne peut guère citer que les témoignages majeurs du Grec Procope et de l'Africain romanisé Corippe, ainsi que quelques auteurs secondaires, la majorité de la littérature étant alors théologique. Procope écrit que les indigènes "parlent encore le punique", mais d'après le contexte, il s'agirait des Maures vivant en dehors de la cité carthaginoise. Corippe, défenseur farouche des Byzantins contre les Maures présentés comme des païens et des sauvages, compare la langue berbère à l'aboiement des chiens et ajoute que les noms berbères souillent sa poésie ; on

ne pouvait donc s'attendre à ce qu'il dise du bien de ceux qui auraient pu encore écrire le libyque. On sait que les élites africaines, notamment numides, celles que l'on connaît le mieux, faisaient usage des langues et écritures puniques, grecques puis latines, mais qu'elles s'adressaient aux populations dans leur langue avant qu'une rupture ne se produise dans cet usage avec la pression romaine (Lengrand, 2005, p.124). À l'est, beaucoup de paysans africains avaient été culturellement punicisés et parlaient le punique (Saint Augustin), mais les parlers libyques restaient très vivaces comme le montrent l'anthroponymie et la toponymie (Benabou, 2005, p. 474-483, Lengrand, 2005, p. 124). Dès les débuts de l'Empire, l'influence punique et l'emprise romaine furent bien plus faibles à l'ouest de la Berbérie, en pays maure, qu'à l'est, en Numidie ; il est bien plus prévisible qu'écriture et langue libyques furent davantage pratiquées en Numidie et qu'elles s'y maintinrent plus longtemps qu'ailleurs. En effet, le royaume maure ne fut annexé qu'en 40 AD, et, le sud de la Maurétanie Tingitane, un territoire géographique réduit qui s'arrêtait aux reliefs atlasiques, a toujours échappé aux Romains. En Maurétanie Césarienne, le *limes* ne s'avançait guère au sud des Hautes Plaines, l'Atlas saharien étant abandonné aux tribus libyennes, notamment les Gétules, sans compter qu'à l'ouest, il remontait très haut vers le nord, jusqu'au sud de Tlemcen, laissant tout l'Atlas marocain en dehors de cette frontière, le *limes* étant quasi inexistant dans le pays des Maures occidentaux. G. Camps souligne que la Maurétanie Tingitane et la Maurétanie césarienne "furent moins profondément romanisées que la Province d'Afrique" et la Numidie, et, que ces deux Maurétanies connurent une moindre urbanisation et acculturation, à tel point que le terme "maure" désigna "ceux qui, en Afrique, demeuraient en dehors de la culture dominante et des structures politiques", soit "la totalité des populations non romanisées de l'ensemble de l'Afrique du nord" (1987, p. 82, 86). On sait combien l'empreinte vandale fut fugace. Avec l'Antiquité byzantine, la fameuse paix romaine fut souvent troublée par les révoltes indigènes et les querelles religieuses ; malgré la reconquête du VIe siècle, l'Afrique byzantine se réduisit à une peau de chagrin limitée à la partie orientale où la Cyrénaïque lui échappait. Dans le pays des Maures, Volubilis et Tolocosida, les postes méridionaux les plus avancés, disparurent, la première de ces deux cités ayant été abandonnée entre 280 et 285 AD. En Maurétanie césarienne et en Numidie, le *limes* et ses fortins furent aussi abandonnés, alors qu'en Afrique proconsulaire, la plupart des établissements ne se maintinrent que sur le littoral, sauf Cydamus (Ghadamès). Cette configuration géo-historique d'un arrière-pays et de zones présahariennes quasi autonomes, permet de dire que tout l'ouest, pays des Maures compris, et, vers l'est, toutes les régions pré-saharienne, depuis l'Atlantique jusqu'à l'arrière-pays de la Cyrénaïque, échappaient à l'emprise des Byzantins (fig. 12). Cette situation a, de toute évidence, contribué au maintien des parlers et des écritures libyques, notamment dans l'ouest du Maghreb, resté quasi indépendant, jusqu'à ce que la conquête arabe soit complètement achevée au début du VIIIe siècle. Durant toute cette période, soit environ deux siècles, pour laquelle les antiquisants font usage du néologisme de "déromanisation", on assiste à "un renouveau des traditions berbères du fait de l'affaissement de la latinité" (Camps, 1987, p. 131). C'est sur cette situation qu'intervient la prise de Carthage par les Arabes en 698.

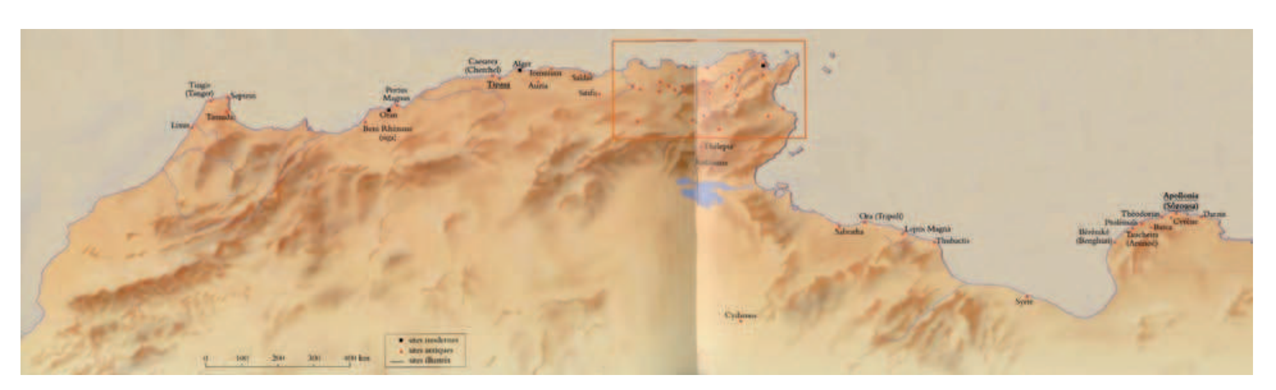
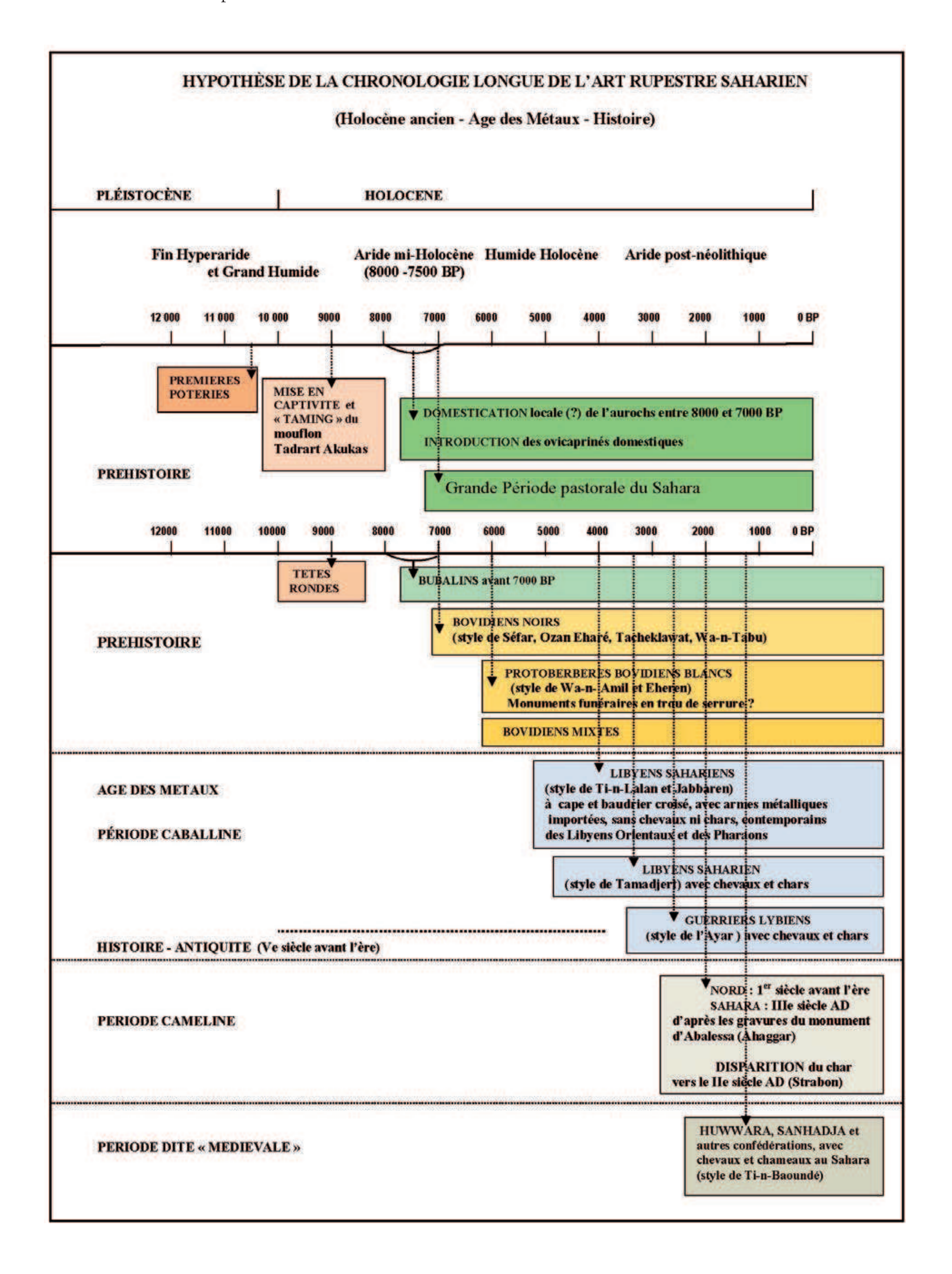


Fig. 12. L'Afrique tardive byzantine (Laronde, 2001, p. 164-165).

Tab. 1. Dans ce tableau, le lecteur trouvera une chronologie relative de l'art rupestre saharien dont les périodes caballine et cameline.



G. Camps souligne que depuis que J. Février en a émis l'hypothèse, on retient qu'il est fort probable que l'alphabet libyque occidental, dans le pays des Maures, n'a subi aucune influence, à la différence de l'alphabet oriental qui a été exposé à une grande influence du punique, et, qu'"en dehors du pays massyle, les formes anciennes ont continué à être employées et à poursuivre leur évolution jusqu'aux tifinag actuels..." (1996a : 50 ; 1996b, p. 2569). Il entendait par là les alphabets sahariens et c'est certainement ce qui s'est passé au Sahara central où nous avons défendu l'existence d'alphabets libyques aussi anciens que dans le nord (Hachid, 2000, 2007b) (Tableau I). Quant au Sahara occidental, nous allons le voir ci-dessous, l'écriture y fut en usage jusqu'au XV[e] siècle. Cette persistance dans l'Ouest saharien jusque presque la fin de la période "médiévale", alors que des Européens commencent à découvrir les rivages atlantiques, pourrait d'ailleurs expliquer les analogies que l'on remarque entre les alphabets du sud marocain et ceux du Sahara central (Skounti et *al*, 2003). Mais elle laisse dans l'ombre les populations localisées entre le sud du Maroc et les régions pré-sahariennes, ainsi que les régions situées plus à l'ouest et à la même latitude, une zone géographique latitudinale de steppe et de hammada où les Anciens ont systématiquement relégué les tribus inconnues d'eux et désignés par le terme facile de « Gétules ». Nous avons vu ci-dessus qu'il se posait la question de savoir ce qu'étaient devenus les Gétules, disparus de la littérature latine après le IV[e] siècle, et, si leur dernière mention par Aurelius Victor ne concernait pas ceux que l'on appelait ainsi à l'est de la Berbérie pré-saharienne. G. Camps attribue l'âge du VI[e] siècle au monument à chapelle de Djorf Torba, c'est donc que les Gétules de l'Antiquité auxquels il rattache cette tradition architecturale funéraire existaient encore à cette même date. Et, comme nous l'avons supposé, même s'ils n'ont pas figuré le dromadaire sur leurs ex-votos, c'est qui lui préféraient le cheval, symbole de noblesse et de pouvoir. Selon L. del Marmol, l'ethnique des Gétules perdure dans le nom d'une grande tribu berbère du sud marocain, les Gezoula, tribu dont les guerriers, au XVI[e] siècle, constituaient une grande partie de la garde impériale de l'empereur du Maroc (del Marmol, 1667, t. II, p. 75). Le terme a traversé les siècles sous le nom de "Djoddala" chez El-Bekri (XI[e] siècle), "Goddala" chez Ibn Saïd (XIII[e] siècle), enfin de Guezoula chez Ibn Khaldoun (XIV[e] siècle) (Léon l'Africain et del Marmol). Les Goddala/Djoddala sont donc les descendants des Gétules de l'ouest, lesquels, comme nombre de tribus pré-sahariennes, avaient adopté le dromadaire dès l'Antiquité, vers au moins, le IV[e] siècle ; au sud de la Maurétanie occidentale, c'est au moins une partie des tribus gétules/Goddala/Guezoula, qui a pu conserver une tradition scripturaire, car sans cela on ne pourrait s'expliquer que l'écriture ait pu encore exister au Sahara occidental au XV[e] siècle (voir ci-dessous). Dans les régions peu fréquentées et dans les enclaves géographiques, rien ne s'oppose à ce que quelques communautés aient continué de pratiquer l'écriture berbère jusqu'à l'arrivée des Arabes, et, même un peu au-delà, car on suppose que si l'écriture a pu résister à des siècles d'occupation romaine et byzantine, elle le fera encore un temps après les Arabes.

M. Benabou, dont le brillant ouvrage consacré à la résistance à la romanisation a bousculé bien des *a priori*, a mis en valeur des "enclaves libyques", dans lesquelles, même si elles étaient "relativement rares", des populations pouvaient avoir conservé l'usage de la langue libyque et parfois aussi de l'écriture (2005, p. 478). S'agissant de la langue, il fait remarquer que les enclaves géographiques où celle-ci se maintint lui paraissaient circonscrites aux régions forestières et éloignées des centres urbains. Ainsi, les montages de la Kroumirie, de la Kabylie, de l'Ouarsenis et du Rif étaient-elles des "enclaves" (2005, p. 583-584). Quant à "l'épigraphie libyque ", elle s'est surtout développée au voisinage des centres de culture punique ou romaine", et il y a "rareté ou absence d'inscriptions, dans des zones éloignées des centres puniques ou romains..." (2005, p. 479, 483). Antiquisant, M. Benabou fait état de l'épigraphie libyque et non pas des inscriptions rupestres dont peut-être il n'a pas eu connaissance car, en ce qui concerne la langue et l'écriture rupestre libyques, on se trouve à l'opposé des constats faits pour l'épigraphie libyque. Dans les régions atlasiques et pré-sahariennes du Maroc et de l'Algérie, les inscriptions rupestres sont partout présentes et celles du sud marocain ont fait l'objet d'un corpus (Skounti et al, 2003). Face à cette immense étendue des zones steppiques et pré-sahariennes, nul doute que le brillant tra-

vail de M. Benabou aurait fait état non plus de simples enclaves géographiques, mais de tout un "arrière-pays" constitué de vastes territoires où l'influence de la culture punique et romaine fut faible, sinon complètement absente, et, où, les populations avaient certainement conservé leur langue et leurs écritures. Cet arrière-pays comme le terme l'indique était éloigné des centres et zones urbanisés. Il s'amplifia jusqu'à devenir majoritaire au cours de l'Antiquité tardive, lorsque le terrain de la Romanitas se replia sur un territoire limité (fig. 12). Les inscriptions qu'on y trouve sont uniquement libyques, plus rarement hébraïques (avec la croix de David) et jamais latines (dans l'état actuel des connaissances). Si M. Benabou établi qu'il n'y a pas eu de "tradition épigraphique libyque" avant la pénétration carthaginoise et romaine (2005, p. 483), il s'agit seulement d'« épigraphie » car les inscriptions libyques rupestres remontent, elles, aussi loin dans le passé que leur origine l'établit (Hachid, 2007b). Il a existé une "tradition rupestre" de l'écriture libyque, bien plus largement répandue géographiquement que ne le fut l'épigraphie, puisqu'elle inclut l'immense espace du Sahara, où, justement, elle ne disparaîtra jamais, mais évoluera vers d'autres formes. C'est là, nous l'avons déjà dit, hélas, le peu d'intérêt ou de crédit que l'on accorde à l'art rupestre historique. Si, toujours selon M. Benabou, il semble y avoir eu un "renouveau de l'épigraphie libyque et punique au contact de la romaine" (2005, p. 586-587), cela signifie que dans le nord, les populations berbères ne pouvaient pas ne pas échapper aux influences et emprunts culturels autres que les leurs. Aussi, si à l'est de la Berbérie, on peut employer le terme de "résistance" de l'écriture libyque, résistance à la latinisation notamment, à l'ouest, le terme "continuité" serait bien plus approprié, puisque l'écriture libyque n'a fait que se continuer, sans jamais, ou si peu, avoir été concurrencée par l'écriture punique ou latine sauf, bien sûr, chez les élites dirigeantes berbères. C'est dans ce sens que G. Camps entendait l'évolution du libyque en dehors de la région massyle. Nous retrouvons là à une hypothèse émise par ce même auteur sur la coexistence de deux types d'écriture, l'une profane et l'autre officielle (Camps, 1983) ; cette hypothèse était d'ailleurs celle de G. Marcy qui estimait que dans l'immense étendue que constitue le domaine berbère, le "libyque oriental" s'était individualisé sous l'influence des États et des royaumes berbères en contact avec les cultures punique et romaine, alors que tout le reste de la Berbérie demeurait plus proche de parlers locaux et régionaux dans un domaine géographique qu'il qualifiait de "saharien". S'inspirant de la même thèse, S. Chaker a fait remarquer que les stèles, documents élaborés, portent le plus souvent des textes en libyque oriental, alors que les inscriptions qui figurent dans les grottes et les abris-sous-roches, comme celui d'Ifigha (Grande-Kabylie), sont en alphabet occidental, et peuvent avoir eu un contenu magico-religieux et populaire ; c'est un peu là l'idée que développera M. Benabou sur les enclaves libyques (2001, p. 36). Poussant plus loin ses remarques, S. Chaker défend l'idée que l'ancrage des inscriptions dans leur milieu socioculturel induit que le libyque occidental puisse être, finalement, plus ancien et "primitif" par rapport à un alphabet oriental, de "forme élaborée" et savante, un alphabet "officiel" qui se serait diffusé mais "sans pour autant remplacer les usages locaux". Il en conclut qu' "On comprendrait mieux, alors, pourquoi, dès l'Antiquité, voire la proto-histoire, on trouve des attestations maurétaniennes (Kabylie), présahariennes et sahariennes qui présentent déjà certains traits des *tifinagh* : il s'agirait d'occurrences appartenant à cet usage local, spontané de l'écriture berbère, qui dès les origines présentait déjà certaines des caractéristiques formelles des alphabets actuels" (2001). À notre sens, loin de la Numidie/Ifriqya profondément romanisée puis arabisée, les groupes qui ont eu le plus de chance d'avoir conservé plus longtemps que les autres l'écriture berbère seraient des peuples méridionaux comme les Garamantes, les Gétules et autres tribus apparentées , ainsi que ces Éthiopiens des auteurs latins dont on n'est pas toujours sûr qu'ils soient des Noirs, et, qui pourraient être des Berbères à carnation foncée, ou bien, des populations mixtes berbéro-mélanodermes. Les pays de ces trois grands groupes correspondent, justement, à l'une des trois grandes catégories définies par M. Benabou dans la société africaine de l'Antiquité, celle des "Africains réfractaires" qu'il localise hors du *limes* et dans ces îlots de résistance qui se sont maintenus au sein du territoire même des provinces romaines, comme les montagnes de la Kroumirie, de la Kabylie, de l'Ouarsenis et du Rif.

6. Pourquoi l'écriture aurait-elle disparu vers les Ve/VIe siècles à la fin de l'Antiquité byzantine alors qu'on assiste à un renouveau berbère ?

Comment, pourquoi, et, à partir de quand l'usage de l'écriture berbère a-t-il pu reculer et disparaître dans ces régions qui sont restées à l'écart des influences étrangères ? C'est là une question à laquelle il est difficile de répondre en raison des mécanismes qui peuvent intervenir dans une telle mutation, d'autant plus que, dans notre cas, nous ne disposons que des arguments de l'archéologie, des textes latins et arabes, si peu prolixes sur le sujet. Cependant, il est un aspect, au moins, de la disparition de cette écriture sur lequel on doit se poser des questions : il s'agit du contexte historique, et, plus précisément, des raisons historiques qui auraient pu y prévaloir. En estimant que l'écriture a disparu vers le VIe siècle, on fait forcément un lien avec les événements historiques de cette période qui correspond à la présence vandale et byzantine. On peut alors se demander en quoi celle-ci aurait-elle pu avoir un lien avec la disparition des écritures libyques alors que c'est exactement à cette même période que des circonstances historiques favorables à son maintien se mettent en place ; car c'est en effet le moment précis où on assiste à une véritable reconquête ou indépendance politique des populations berbères, notamment à l'ouest de la Berbérie où de véritables royaumes maures se sont mis en place. Même si ce renouveau politique berbère n'a pas fait reculer les influences culturelles étrangères, comment aurait-il pu entraîner la disparation d'une pratique scripturaire alors que les conditions devenaient les plus propices pour que celle-ci se redéploye ? Les premières expéditions arabes remontent au milieu du VIIe siècle (642 : conquête de la Cyrénaïque par 'Amr ibn 'As), mais on sait qu'au début, l'empire arabo-musulman n'intentionnait pas d'occuper l'Afrique du Nord, se contentant de brèves incursions militaires ; il faudra attendre la seconde vague de conquêtes, dans la seconde moitié du VIIe siècle et le début du VIIIe, pour que celle-ci devienne effective et que les Arabes étendent leurs possessions. La fin du VIIe et le début du VIIIe siècle voient donc la conquête arabe se concrétiser, mais non sans mal : l'irrédentisme politique et religieux des Berbères qui sont alors convertis à l'ibadisme ne paraît pas propice à une profonde acculturation, au contraire. Si la majeure partie des Berbères adhéra à l'islam kharédjite dès le VIIIe siècle (exceptées celles qui, en plus petit nombre, restèrent fidèles au judaïsme et au paganisme), rien ne permet de considérer que cet événement fut fatal à l'écriture berbère dans les zones où elle était encore en usage. En quoi et comment, les conquêtes arabes auraient-elles pu avoir un impact aussi important puisque l'arabisation de l'Afrique du Nord a été presque exclusivement citadine entre le VIIe et le XIe siècle (Camps, 1987, p. 138) ? D'immenses pans de la société rurale et nomade sont restés en dehors de ces événements historiques, avant, qu'en effet, les tribus hilaliennes n'envahissent les campagnes et n'atteignent les rivages de l'Océan atlantique, sachant que même elles n'ont pu totalement arabiser les Berbères du Sahara Occidental qui, quatre siècles plus tard parlaient et écrivaient encore en berbère (voir chapitre suivant). Si les rois berbères de l'Antiquité et leur administration ont fait usage du punique, du grec et du latin, seules les élites et l'administration des dynasties arabo-berbères de la période "médiévale" en ont fait autant avec l'écriture arabe. Même s'il s'agit de langue et non pas d'écriture, on sait que le néopunique, écrit avec les alphabets grec et latin en Tripolitaine, fut en usage dans le nord de l'Afrique jusqu'au VIe siècle après J.-C. Au XIIe siècle, El-Idrissi rapporte qu'on parlait encore latin à Gafsa, dans le sud tunisien. Lorsque l'armée d'Oqba ibn Nafi' razzia l'arrière-pays tripolitain, la cité de Cydamus/Ghadamès, les nomades et les ksouriens de ces campagnes, qui ne parlaient ni le punique ni le latin mais le berbère, avaient-ils perdu l'usage de l'écriture ? Les Garamantes possédaient un alphabet libyque assez particulier dont on a trouvé la trace à Bu Njem-Gholaïa (IIIe AD). Quand leur royaume fut razzié en 666-667, malgré la décadence de Garama/Djerma, cette cité était encore signalée comme la plus grande cité de tout le Fezzan et une importante place marchande, quoique concurrencée par le petit royaume naissant de Duwila, à l'est (la future Zwila, semble-t-il) (Ibn Abd El-Hakam, IXe siècle). Nous avons fait état de l'existence d'un petit négoce intrasaharien, peut-être déjà transsaharien, qui s'est très probablement mis en place dès l'Antiquité byzantine, sinon un peu avant, comme l'admet-

tent plusieurs historiens. Parmi ces spécialistes, certains estiment que les Garamantes en furent les convoyeurs, et, en effet, cela serait tout à fait possible puisque leur territoire s'étendait à la région au sud du Fezzan, habitée par leurs sujets éthiopiens, et, qu'eux-mêmes connaissaient les pistes qui conduisaient aux régions sahéliennes, là où leurs ancêtres guidèrent les Romains. Quand Oqba ibn Nafi' traverse le Fezzan, les Garamantes ne sont plus une "nation indomptée" comme l'écrivait Tacite, mais, outre qu'il y a de fortes chances qu'ils aient été les passeurs du dromadaire vers le grand sud, ils constituent encore un état politique et commercial centralisé, même si les témoignages arabes le décrivent comme très affaibli et disloqué. Hélas, les relations des auteurs arabes qui les premiers décrivent la conquête du Fezzan et sa capitale, sont des récits évènementiels et courts où il n'y a guère de place pour les aspects culturels des populations et des cités razziées. Cependant, ils donnent à découvrir les « Djaramatiyoun », tel est le terme maintenant utilisé, qui contrôlaient encore une bonne partie du petit commerce qui se faisait via le Kawar, à la fin du VII[e] siècle (666-667) ; on ignore ce que sont devenus les Djaramatiyoun après la disparition de leur hégémonie sur le Fezzan et les événements qui suivirent la conquête arabe. Au IX[e] siècle, El-Ya'coubi décrit la population du Fezzan comme « *akhlat nim ennas* », "un mélange de gens", mais il précise que ce sont toujours les Berbères qui sont les maîtres des lieux, plus exactement ceux qui tenaient Duwila/Zwila qui avait depuis remplacé Djerma comme première place marchande du Fezzan (1937, p. 206). Détrônés dans leur puissance politique et commerciale, les Garamantes ont-ils fini par abandonner l'usage de leur alphabet libyque entre le VII[e] et les VIII[e] siècles ; ou bien est-il aussi possible que leur longue tradition de l'activité commerciale, depuis déjà l'Antiquité quand leurs chameliers ravitaillaient le fortin romain de Bu Njem aux II[e]/III[e] siècles, ait amené une partie d'entre eux à s'intégrer au commerce transsaharien qui n'allait pas tarder à se développer ? Dans un cas comme l'autre, on ignore le sort de tradition scripturaire. À l'Ouest de la Berbérie, dans le pays des Maures et des Gétules, au centre et à la latitude des pays de la steppe, plus au sud, dans le Sahara nord occidental où des populations berbères étaient chrétiennes et se faisaient enterrer avec des épitaphes inscrites en caractères libyques, on peut sans contrarier les excellents arguments de M. Benabou parler, non pas de "résistance", mais de "continuité" des écritures libyques, une continuité peut-être plus longue d'un ou deux siècles.

Il en va des sources arabes comme celles des auteurs latins. Les auteurs arabes font parfois allusion à tel ou tel mot en berbère et à sa traduction en arabe, ainsi qu'à la "langue berbère", mais ils ne donnent pas d'informations sur son origine, sa nature ou autre élément d'information. Quelques rares auteurs et voyageurs comme Ibn Hawqal (X[e]), El-Bekri (XI[e]), Ibn Battoutah (XIV[e]) et Jean Léon l'Africain (XVI[e]) ont traversé le Sahara occidental puis les régions sahéliennes, où, dans les massifs de l'Adrar des Ifoghas et l'Ayar, ils nous ont décrit plusieurs tribus pré-touarègues ; mais ils n'ont rapporté aucune information sur l'écriture berbère (dont on sait, pourtant, qu'il existait plusieurs alphabets au Sahara comme au Sahel) car le sujet ne les intéressait pas. Au XIV[e] siècle, Ibn Battoutah, le seul à traverser le Sahara central, plus précisément l'Ahaggar, et à découvrir les Touaregs Haggar ou Haccar dans leur propre territoire, lui qui était pourtant un fin lettré et ambassadeur du royaume marocain, n'en dira aucun mot. Les caravanes de ces voyageurs arabes se sont assurément arrêtées aux points d'eau pour s'y approvisionner et se reposer ; mais, durant ces haltes, aucun d'eux ne s'est intéressé à ces caractères qui surchargent les parois où ils s'entremêlent depuis des siècles, voire des millénaires, préférant noter dans leur carnet de route la durée de la dernière étape et l'itinéraire caravanier accompli. Les premiers Européens seront plus curieux de cet aspect des choses puisque les Portugais rapporteront l'existence d'une écriture au Sahara occidental au XV[e] siècle et que ce sera un explorateur britannique qui notera les premiers caractères tifinaghs connus (voir ci-dessous). Aussi, pensons-nous que cet étrange silence -silence "assourdissant" dirait D. Lengrand (2005, p. 122)- des sources gréco-latines et arabes, ne peut s'expliquer que par leur manque d'intérêt, lui-même dû à une appréciation dévalorisante de peuples et de cultures qu'ils considéraient comme inférieurs. Les uns et les autres ne se sont prononcés que pour dénigrer les parlers berbères quand ils ont daigné en faire cas, et le phénomène perdure de nos jours dans

certains discours politiques, après que les pays colonisateurs aient considéré que les colonisés avaient seulement des "dialectes". Ibn Batouttah, ambassadeur du roi du Maroc auprès de royaumes africains, sous-développés à ses yeux d'aristocrate, ne fait défaut à son attitude supérieure et méprisante qu'à la vue de la beauté des femmes touarègues de l'Ayar devant laquelle il s'incline. Entre 705-706 et 708-709, Moussa ibn Noceir se rendit jusqu'au Sous-El-Aqsa, atteignant Sijilmassa et la cité de Drâa ; dans les années 730, Habib ben Abi ʻObeyda el-Fihri arriva aux confins du territoire des Sanhadja Messoufa, au sud du Maroc, dans le but, semble-t-il, de rapporter des informations sur l'axe caravanier traversant le Sahara occidental ; des relations de ces expéditions, il ne ressort que très peu de matière d'ordre culturel et aucune ne fait état d'une écriture autochtone, alors que dans le Sahara occidental, des Portugais allaient en découvrir une. C'est bien la preuve que l'absence d'un fait n'est que souvent l'absence de témoignages sur celui-ci. Le schème mental du préjugé civilisationnel ne procède pas forcément d'une ethnie par rapport à une autre, à l'instar des Romains et des Byzantins par rapport aux Maures et aux Numides, puisqu'il existe aussi entre groupes berbères eux-mêmes ; ainsi, la tradition orale des Touaregs Ahaggar rapporte-t-elle que lorsqu'ils arrivèrent en Ahaggar, ils y découvrirent les Issabaten, des Berbères comme eux, mais des gens primitifs qui ne possédaient pas de dromadaires et parlaient un berbère grossier. Pourtant, l'archéologie et l'histoire montrent que les Issabaten possédaient des dromadaires et faisaient usage de l'écriture dont ils nous ont laissé trace à Abalessa aux IIIe/IVe siècles. A cette date, les linguistes parlent de "tifinaghs anciens", alors que pour l'alphabet des Garamantes, attesté un à deux siècles plus tôt, il est question de « libyque » ; pourtant comme l'Ahaggar, le royaume des Garamantes appartenait au domaine saharien et si on a trouvé des inscriptions libyques garamantiques dans le désert tripolitain qui se trouve géographiquement au Maghreb, les Garamantes écrivaient ailleurs et déjà dans leur royaume, le Fezzan.

On pourrait croire que les tous premiers auteurs arabes, au cours des VIIIe/IXe siècles, étaient les mieux placés pour faire état d'une écriture berbère, mais leurs textes ne sont que récits événementiels et ne s'intéressent aucunement à la société berbère. Plus tard, la sociologie des Berbères sahariens ne sera connue, ici et là et le plus souvent, que par des flashs ; les clichés abondent et les auteurs arabes vont les répéter les uns après les autres, un peu comme les auteurs gréco-latins. Les Arabes n'ont pris en considération ni l'écriture ni la langue berbère, passées sous silence, comme ce fut déjà le cas avec les Romains et les Byzantins, à tel point que les spécialistes débattent encore de la carte linguistique de l'Afrique romaine. En raison de ces préjugés et de ces filtres culturels, l'absence de mention de l'écriture libyque dans ces premiers témoignages, comme, d'ailleurs, dans les suivants, ne prouve pas que l'écriture ait totalement disparu quand les Arabes abordèrent l'Afrique du Nord. Il est difficile d'affirmer qu'au VIIe siècle, voire au début du VIIIe siècle, plus aucune population locale ne gravait des caractères libyques sur les rochers du sud du Maroc et de l'Atlas saharien, sinon sur d'autres supports périssables. C'est dans ce sens que le site Strabon donne à réfléchir. Et les inscriptions rupestres doivent être considérées comme une "tradition" toute aussi importante que la "tradition épigraphique", sinon davantage puisqu'elles sont plus nombreuses et variées. Avant le punique et le latin, les Berbères ont pratiqué des écritures, très vraisemblablement là où c'était le plus facile pour eux, là où ils s'exprimaient déjà par des images figuratives : là où il y a de l'art rupestre.

7. L'écriture berbère au Sahara occidental au XVe siècle

Même si la zone en question se trouve plus au sud, notre thèse d'une résistance des écritures libyques dans la Berbérie présaharienne occidentale après la conquête arabe est servie par une autre région berbère. Des sources écrites portugaises font état de l'usage d'une écriture berbère chez des Sanhadja du Sahara occidental, et, ce, jusque très tard, vers la fin de la période "médiévale". Malgré les conquêtes arabes de cette région désertique occupée par l'État des Anbiya dans la première moitié du VIIIe siècle, un désert qui avait l'avantage de conduire au Soudan et à son or, malgré les invasions hilaliennes qui parvinrent à l'Océan atlantique dès le XIe siècle selon les uns, qui furent davantage marquées au XIIIe siècle selon les autres, le Sahara occidental resta profon-

dément berbère. Au XV[e] siècle, des explorateurs portugais sont les témoins directs de l'existence des Aznègues, une évolution du terme "Sanhadja" en "Zenaga", comme celui de Huwwara en Ahaggar (Ibn Khaldoun). Nuno Tristao note, en 1441, que son interprète arabe ne comprend pas les prisonniers faits au Porto de Caballeiro, car ils sont de "langue aznègue". À peu près à la même époque, Joao Fernandes fait une remarque essentielle en écrivant que "l'écriture de ces gens et leur langue ne sont pas pareilles à ceux des autres Maures" (de Cenival et Monod, 1938, p. 137). Le terme « Maures » désignaient des Berbères dans l'Antiquité, mais il changea de sens au point que, dans son ignorance du peuplement des côtes atlantiques et de l'arrière pays désertique du Sahara occidental, Joao Fernandes ignore qu'il va croiser des Berbèrophones autochtones et des Arabophones hilaliens ou d'anciens Berbères achevés d'être arabisés par les dernières vagues de la conquête arabe. Cependant, il remarque sans difficulté que parmi tous ces « Maures », certains font usage de la langue et de l'écriture berbères. Il est dommage que ces témoignages ne soient pas davantage développés, mais grâce à eux, on sait qu'un, ou, peut-être des alphabets berbères s'étaient maintenus au Sahara occidental jusqu'au XV[e] siècle. Ceux qui continuent de parler et d'écrire leur langue ne représentent pas une petite tribu isolée, mais la grande confédération des Sanhadja/Zenaga, un des plus grands groupes berbères connus (auquel se rattache une bonne partie des Touaregs) ; on est donc assuré que plusieurs tribus sanhadja faisaient usage d'un alphabet au XV[e] siècle et si les Portugais s'en sont aperçus, c'est bien que celui-ci n'était pas restreint au domaine familiale ou tribal. Les auteurs arabes ont noté le nom de toutes les grandes confédérations et tribus chamelières du Sahara occidental dont les plus puissantes, comme celle des Sanhadja, contrôlaient étroitement les pistes du commerce transsaharien entre Sijilmassa et Awdaghost/Tegdaoust, comme en témoigne El-Idrissi au XII[e] siècle. C'est l'une des régions sahariennes dont le peuplement est le mieux connu et les quelques voyageurs et auteurs arabes qui se sont rendus au Soudan ont tous traversé ce désert. On peut ainsi affirmer que parmi les inscriptions rupestres du Sahara occidental où l'écriture a fini par disparaître, les dernières d'entre elles remontent au XV[e] siècle ou un peu plus tard. Sachant que ce n'est qu'au début du XVI[e] siècle que les Berbères de l'ouest sont submergés par les Arabes, et, que beaucoup doivent, alors, payer un tribut, il est fort possible que ce soit à partir de cette date que l'écriture des Sanhadja/Aznègues a commencé à sa régression sous l'influence de l'arabe, jusqu'à disparaître. ■

Bibliographie

Africain (L') J.L. 1980, *Description de l'Afrique*, traduction par A. Epaulard, t. 1 et 2, Librairie d'Amérique et d'Orient, Adrien Maisonneuve.

Amblard S., 1993. Les gravures rupestres du Hodh septentrional (Mauritanie sud-orientale), In : *L'Arte et l'Ambiente del Sahara preistorico : dati e interpretazziono*, Milano 24-27 ottobre 1990, pp. 41-51.

Aufrère S., Golvin J.C., Goyon J.C., 1994. *L'Égypte restituée. Sites et temples des déserts. De la naissance de la civilisation pharaonique à l'époque gréco-romaine*, Editions Errance, Paris.

El-Bekri, 1965. *Kitab el-Massalik ou el-Mamalik*, traduit par baron MacGuckin de Slane, rédition de l'édition de 1913 revue et corrigée, Maisonneuve et Larose, Paris.

Bellil R., 2003. *Ksour et saints du Gourara dans la tradition orale, la géographie et les chroniques*, Mémoire du CNRPAH, n°3, Nelle Série, CNRPAH, Alger, 523 p.

Benabou M., 2005. *La résistance africaine à la romanisation (IV[e]-VII[e] siècle)*, Éditions La Découverte, Paris, 635 p.

Bernus E. et Durou J.M., 1996. *Touaregs. Un peuple du désert*, Robert Laffont, Paris, 331 p.

Camps G., 1979. Les monuments funéraires à niche et à chapelle dans la protohistoire nord-africaine, *Travaux du laboratoire de Préhistoire et d'Anthropologie des Pays de la Méditerranée occidentale,* Étude n°10, Université de Provence.

Camps G., 1980. *Berbères. Aux marges de l'histoire*, Éditions des Hespérides, 352 p.

Camps G., 1983. Inscriptions libyco-berbères, *Encyclopédie de l'Islam*, nouvelle édition, V, Leiden-Paris, pp. 759-767.

Camps G., 1984. Rex gentium maururum et romanorum. Recherches sur les royaumes de Maurétanie des VI[e] et VII[e] siècles, *Antiquités africaines*, 20 : 183-218.

Camps G., 1987. *Les Berbères. Mémoire et identité*, Éditions Errances, Paris, 260 p.

Camps G., 1996a. Écriture. Écriture libyque, *Encyclopédie berbère*, XVII : 2564- 2573.

Camps G., 1996c. Dromadaire, *Encyclopédie berbère*, XVII: 2541-2546.

Capot-Rey R., 1953. *Le Sahara français*, P.U.F., 564 p.

Cenival de P. et Monod Th., 1938. Description de la Côte d'Afrique de Ceuta au Sénégal par Valentin Fernandès (1506-1507), *Publications du Comité d'Études historiques et scientifiques de l'Afrique occidentale française*, Série A, n°6, Paris, Librairie Larose.

Chaker S., 2001. Variétés des usages libyques : variations chronologiques, géographiques et sociales", *Travaux de la Journée de la Sempam : "Le plurilinguisme en Afrique du Nord", samedi 20 octobre 2001*, Ens-Paris.

Desanges J., 1989. Atlas, *Encyclopédie berbère*, VII : 1013-1015.

Desanges J., 2001. Le témoignage de Strabon (XVII, 3, 2-8) sur la Maurousie et l'Ethiopie occidentale, *Actes des 1[eres] Journées d'Archéologie et du Patrimoine (juillet 1998)*, Rabat, pp. 19-24.

Di Lernia S., Bertonali G., Merighi G.B., Ricci F., Manzi F.R. and Chremaschi M., 2001. Funerary prectices and megalithic architecture in the late prehistory of Wadi Tanezzuft (Libyan Sahara), *Libyan Studies*, 32 : 29-48

Di Lernia S. et Manzi G., 2002. *Sans, Stones and Bones. The archaeology of Death in the Wadi Tanezzuft Valley (5000-2000 BP),* All' Insegna dell Giglio, Firenze, 354 p.

Drouin J., 2008. À propos de nouvelles inscriptions à Abalessa (Sahara algérien), *La Lettre du Rilb*, 14: 5-7.

Duveyrier H., 1861. Voyage dans le pays des Beni-Mezab (Algérie)(1859), *Le Tour du Monde*, 2[e] semestre, pp.177-192.

Galand G., 2001. Un vieux débat. L'origine de l'écriture libyco-berbère, *La Lettre du Rilb*, EPHE - IV[e] section,7: 1-2.

Garcia M.A. et Hachid M., 1985. Empreintes animales de l'Atlas saharien, *Les Dossiers de l'Archéologie*, janvier, 90: 77-87.

Hachid M., 1992. *El-Hadjra el-Mektouba. Les gravures rupestres de l'Atlas saharien*, Enag Éditions, Alger, t. 1 et 2.

Hachid M., 2000. *Les Premiers Berbères. Entre Méditerranée, Tassili et Nil*, Edisud, Aix-en-Provence, Inas Éditions, Alger, 317 p.

Hachid M., in postface Skounti A., Lemdjidi A. et Nami M., 2003. Aux origines de l'écriture. Corpus des Inscriptions amazighes des sites d'art rupestres du Maroc. Préface de Joudia Hassar-Benslimane. Postface de Malika Hachid. *Publication de l'Institut Royal de la Culture amazighe, Série Études et Recherches*, n°1, Centre des Études artistiques, des Expressions littéraires et de la Production audiovisuelle-CEALPA, 223 p.

Hachid M., 2006. Du nouveau sur le monument d'Abalessa (Ahaggar, Algérie). De la date de l'introduction du dromadaire au Sahara central, du personnage d'Abalessa et des inscriptions rupestres dites "libyco-berbères", *Sahara*, 17 : 95-120.

Hachid M., 2007a. Une découverte de "Guerriers libyens" au Mzab et ses conséquences pour l'historiographie du Maghreb, *Cahiers de l'AARS*, 11 : 85-95.

Hachid M., 2007b. Le contexte archéologique et historique de l'apparition de l'alphabet libyque. Retour sur la date de l'inscription rupestre d'Azzib n'Ikkis (Haut Atlas) et sa troublante convergence avec celles du Sahara central, in *Actes du Colloque international sur "le Libyco-berbère ou le tifinagh : de l'authenticité à l'usage pratique, 21-22 mars 2007, Haut Commissariat à l'Amazighité*, Alger : 17-123 (Cet article a été publié de manière incomplète et ne correspond donc pas à la bonne version disponible à l'adresse suivante : mhachid@hotmail.com).

Hachid M., à paraître. Découverte de stèles funéraires dans la région de Brézina (Monts des Ksour, Atlas saharien, Algérie). Des Berbères chrétiens entre Tell et Sahara septentrional à la veille des conquêtes arabo-musulmanes.

Hamani D. M., 1989. Au carrefour du Soudan et de la Berbérie : Le sultanat touareg de l'Ayar, *Études nigériennes*, n° 55, Niamey, I.R.S.H.

Ibn Abd el-Hakam, 1947. *Conquête de l'Afrique du Nord et de l'Espagne (Futuh' Ifriqiya wa'l-Andalous)*, texte arabe et traduction française par Albert Gateau, 2[e] édition, Editions Carbonel, Alger.

El-Idrissi, 1968. *Description de l'Afrique et de l'Espagne*, éd. et trad. R. Dozy et M. J. de Goeje, Leyde.

El-Idrissi, 1985. Description de l'Afrique et de l'Espagne, d'après Cuoq J.M., Receuil des Sources arabes concernant l'Afrique occidentale du VIII[e] au XVI[e] siècles, Editions du CNRS, Paris.

Ibn Hawqal, 1842. *Description de l'Afrique*, traduction de M. le Baron Mac Guckin de Slane, in Journal asiatique, troisième série, t. XIII, pp. 153-258.

Ibn Khaldoun, 1925. *Histoire des Berbères et des dynasties musulmanes de l'Afrique septentrionale*, trad. par le Baron de Slane, t.1, 2, 3 et 4, Paris, Librairie orientaliste Paul Geuthner.

Khadra F. Z., 1983. *Les Djedars. Monuments funéraires de la région de Frenda*, Office des Publications universitaires, Alger, 379 p.

Laporte, J. P. Les Djedars, monuments funéraires berbères de la région de Frenda et de Tiaret (Algérie), *In Identités et Cultures dans l'Algérie antique, Publications des Universités de Rouen et du Havre* : 321-406.

Laronde A., 2001. *L'Afrique antique. Histoire et Monuments (Libye, Tunisie, Algérie, Maroc)*, Tallandier, Paris, 224 p.

Lengrand D., 2005. *Langues en Afrique antique, in Identités et Cultures dans l'Algérie antique*, sous la dir. de Cl. Briand-Ponsart, Publication des Universités de Rouen et du Havre, 119-125.

Le Quellec J. L., 2008. Du neuf avec de l'ancien : à propos des gravures et inscriptions du monument d'Abalessa, *Sahara*, 19 : 178-183.

Le Tourneau R., 1960. Abu Zakariyyâ al-Wargalani "La chronique", *Revue Africaine*, CIV : 99-176.

Le Tourneau R., 1961. Abu Zakariyyâ al-Wargalani "La chronique", *Revue Africaine*, CV : 117-176.

Lewicki T., 1990. *Le rôle du Sahara et des Sahariens dans les relations entre le Nord et le Sud*, Histoire générale de l'Afrique, t. III, Unesco/NEA, Paris, pp. 303-339.

Marmol Luis del, 1667. *L'Afrique*, de la traduction de Nicolas Perrot, sieur d'Ablancourt (...), Paris, Billaine, 4°, I.

Mattingly D.J., Daniels C.M., Dore J.N., Edwards D., Hawthorne J., 2003. *The archaeology of Fazzân,* volume 1, synthesis, Edited by D.J. Mattingly, Published by Socialist People's Libyan Arab Jamahariya, Department of Antiquities, Tripoli, Society for Libyan Studies, London, 429 p.

Mattingly D.J., Daniels C.M., Dore J.N., Edwards D., Hawthorne J., 2007. *The archaeology of Fazzân,* volume 2, Site gazetteer, pottery and other survey finds, Edited by D.J. Mattingly, Published by Socialist People's Libyan Arab Jamahariya, Department of Antiquities, Tripoli, Society for Libyan Studies, London, 522 p.

Oliel J., 2009. Les Juifs au Sahara : une présence millénaire, *Le Saharien*, 188, 1er trimestre : 1-8.

Pichler W., 2007. Origin and development of the Libyco-berber script, *Berber Studies*, n°15, Köln: Rüdiger Köppe Verlag, 143 p.

Pichler W. et Le Quellec J.L., 2009. Considerations on the sign ≈ and the problem of its interpretation in Tifinagh inscriptions, *Sahara* 20 : 7-14.

Rebuffat R., 1988. L'Afrique dans l'Occident romain (1er siècle av.J.-C.-IVe siècle ap.J.-C.), *Actes du Colloque organisé par l'Ecole française de Rome sous le patronage de l'Institut national d'Archéologie et d'Art de Tunis* (Rome, 3-5 décembre 1987), Collection de l'Ecole française de Rome, Rome, pp. 233-247.

Rebuffat R., 1992. Bu Njem, *Encyclopédie Berbère*, XI : 1626-142.

Skounti A., Lemdjidi A. et Nami M., 2003. Aux origines de l'écriture. Corpus des Inscriptions amazighes des sites d'art rupestres du Maroc. Préface de Joudia Hassar-Benslimane. Postface de Malika Hachid. *Publication de l'Institut Royal de la Culture amazighe, Série Études et Recherches*, n°1, Centre des Études artistiques, des Expressions littéraires et de la Production audiovisuelle-CEALPA, 223 p.

Soleilhavoup F., 1996. À propos des universaux symboliques dans l'art rupestre. Les empreintes gravées animales, *L'Anthropologie*, 100 (2/3) : 383-419.

Trousset P., 1997. Fezzân. Le Fezzân dans l'Antiquité, *Encyclopédie berbère*, XVIII : 2802-2812.

Vernet R., sd. *Introduction à la Mauritanie*, CNRS, pp. 17-44.

Ya'kubi, 1937. *Les Pays*, trad. Gaston Wiet, t.1, Publications de l'Institut français d'Archéologie orientale, Le Caire.